

13
1969

Sommaire

Recherches

A propos du statut social des prêtres
d'aujourd'hui page 5

Le « religieux » et la foi page 11

— Eléments religieux anciens et nouveaux dans la vie et la conscience de l'homme occidental

Dossier présenté par Rémi Crespin page 13

— Sens musulman et sens chrétien de Dieu et de l'homme

Une équipe en Afrique du Nord page 47

— Foi chrétienne et mentalité religieuse africaine

Une équipe en Afrique du Nord page 61

Chronique

Au Nord-Est brésilien : une Eglise dans un peuple opprimé
Dialogue avec Dom Fragozo page 69

Officiel-Prélature

Conseil presbytéral — Carnet de la Mission page 79

Ouvrages reçus page 81

A propos du statut social des prêtres d'aujourd'hui

Depuis quelques semaines, la question du statut social des prêtres est posée, de diverses manières, devant l'opinion publique.

Prêtres de la Mission de France, comme bien d'autres, nous sommes directement concernés par cette question. La majorité d'entre nous ont une activité professionnelle : 160 travaillent à temps limité, tout en assumant la charge de paroisses urbaines ou rurales ; 100 exercent leur ministère en ayant une situation professionnelle à plein temps en divers milieux, en priorité dans la classe ouvrière, en France et, pour un certain nombre, dans le Tiers-Monde. Nous pensons que la mission de l'Eglise appelle aujourd'hui l'invention de ministères missionnaires qui comportent la transformation du statut social des prêtres.

La réflexion qui suit n'est qu'une étape de notre recherche. Elle est le fruit d'une élaboration collective dans laquelle l'ensemble des équipes de la Mission en France sont engagées et qui se poursuit. Nous tentons ici d'exprimer comment nous avons saisi ce problème du statut social des prêtres, à travers notre expérience limitée. Nous témoignons, pour notre part, que ce problème est un vrai problème, important pour la vie de l'Eglise aujourd'hui.

*Remettre en cause
le statut social
des prêtres
n'est pas
scandaleux*

Ce qui nous paraît étonnant, c'est bien plutôt la timidité et la lenteur de toute critique et de toute transformation véritable en ce domaine. L'Eglise est en effet conviée, par sa mission même, à remettre sans cesse en question sa situation acquise, sa manière d'être dans le monde. L'annonce de l'Evangile comporte l'exigence d'une invention et d'une recherche permanentes.

La mission de l'Eglise commande la transformation du statut social des prêtres. C'est une condition pour répondre à d'autres exigences. Nous

faisons l'expérience quotidienne de ces exigences dans notre partage de vie avec les hommes de divers milieux, en priorité les plus pauvres. Nous constatons que la majorité des hommes vivent sans référence à Jésus-Christ, l'ignorent ou le refusent. Leurs interrogations et leurs recherches sont les nôtres. Nous avons, comme prêtres, à discerner et à exprimer le sens de la foi, à manifester la signification de l'Eglise, à rechercher pour elle une manière évangélique d'exister dans le monde.

Nous connaissons le poids de ces exigences. Nous avons à les vivre personnellement dans la foi. Mais il n'est pas normal que nous soyons réduits à les porter comme des problèmes d'abord personnels, ou propres à tel ou tel groupe. Il serait encore moins admissible que ces problèmes soient considérés dans l'Eglise comme relevant d'inadaptations individuelles, de malaises psychologiques ou de revendications marginales.

*Le sacerdoce
n'est pas
un " métier "*

Dans un monde de « chrétienté », les prêtres participaient réellement à la vie sociale du seul fait de leur fonction dans l'Eglise. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les prêtres apparaissent à beaucoup comme les permanents d'une institution étrangère et inutile, sans rapport avec les vrais problèmes des hommes.

Cette contestation massive s'adresse, comme un appel, à la conscience de l'Eglise. Elle oblige à distinguer plus clairement la responsabilité fondamentale des prêtres et ce qui doit être révisé dans leur statut et leurs activités.

Nous savons que la responsabilité sacerdotale est permanente : jamais les prêtres n'en sont déchargés. Cela ne veut pas dire que tous les prêtres de tous les temps doivent avoir un statut de « permanent ». L'Eglise aura toujours besoin de permanents, mais tous ne sont pas nécessairement des prêtres. Le sacerdoce n'est pas une « carrière » ; le sacerdoce n'est pas un « métier ». En partageant les activités professionnelles de tous, les prêtres ne cessent pas d'être prêtres : ils ne partagent pas leur vie entre deux professions.

Pour nous, prêtres d'aujourd'hui, il ne s'agit ni d'une mode, ni d'une adaptation superficielle. C'est au nom de leur responsabilité missionnaire que des prêtres remettent en question leur insertion dans la société et cherchent notamment par le travail à partager les conditions de vie de tous les hommes. C'est dans la ligne de cette responsabilité que la recherche reste ouverte, en particulier sur le choix de la profession. Mais cette recherche trouvera-t-elle sa pleine signification tant qu'elle fera figure d'exception ?

***Les prêtres
ne sont pas
de simples
exécutants***

Nous savons que la responsabilité sacerdotale commande toute la vie des prêtres. Mais le détail de leurs activités et de leurs conditions de vie n'est pas pour autant précisé à l'avance et de façon définitive. La mise en œuvre de leur responsabilité n'est pas automatique. Elle relève, comme pour tout homme, de leur conscience et de leur liberté, dans les circonstances particulières de leur existence.

Cette conscience n'est pas solitaire. Nous sommes profondément convaincus que les prêtres ne sont pas « propriétaires » de ce qu'ils vivent, de ce qu'ils inventent et de ce que l'Esprit-Saint leur suggère pour la mission de l'Eglise. Ils acceptent de n'être pas les seuls juges de l'usage qu'ils font de leur liberté dans l'accomplissement d'une mission qui ne leur appartient pas. Les prêtres sont toujours redevables à l'Eglise de la responsabilité qui est la leur.

Comme le Concile l'a bien mis en lumière, les prêtres coopèrent à la responsabilité collégiale des successeurs des Apôtres. Avec les évêques, ils sont au service de l'unité de l'Eglise dans l'accomplissement de sa mission.

Les évêques ont, pour le compte de toute l'Eglise, à reconnaître et promouvoir ce qui est réellement chrétien. Ils ont un rôle de décision qui leur est propre. Il leur revient de déterminer et d'authentifier les différents ministères des prêtres. Ils doivent en assurer la cohérence dans la vie et la mission de l'Eglise. Mais cela ne comporte pas de soi une définition préalable et complète du statut social que les prêtres devront adopter pour accomplir au mieux leur ministère.

Les prêtres ne sont pas de simples exécutants. Ils doivent pouvoir inventer, expérimenter, au titre d'une responsabilité collective qui est celle des évêques et des prêtres. Ils sont toujours tenus de chercher et de dire en quoi leurs initiatives expriment une fidélité à Jésus-Christ et une mise en œuvre de la responsabilité sacerdotale. L'exercice de cette commune responsabilité doit exprimer une commune obéissance à Jésus-Christ, une commune fidélité à la mission de l'Eglise.

***Une remise
en question
s'impose***

Les initiatives qu'exige aujourd'hui la mission de l'Eglise n'ont pas à craindre d'être audacieuses. Elles resteraient pourtant vaines si elles ne pouvaient s'inscrire dans un effort collectif, à travers des structures nationales ou locales. Ces structures doivent permettre aux évêques, aux prêtres et aux laïcs, de faire œuvre commune. Elles ne sont que des moyens.

Malheureusement, trop de ces structures, loin d'être une aide et un stimulant, constituent des obstacles pour la recherche et l'action. Au

nom de l'unité, certes nécessaire, elles imposent trop souvent l'uniformité, obligent à marcher au même pas, à faire les mêmes choses. Elles ne sont pas assez les *structures d'accueil des initiatives*.

Elles sont fréquemment parallèles et pas assez soucieuses de leur complémentarité. Elles mobilisent tour à tour les prêtres pour des tâches et des réunions dont ils doivent à eux seuls supporter l'accumulation et assurer la cohérence.

Les prêtres se trouvent de ce fait écartelés entre des références multiples. Pour leur fidélité personnelle, ils sont tentés de s'en remettre au fonctionnement des organisations. Ils sont ainsi menacés de renoncer à la liberté d'initiative indispensable à une recherche missionnaire. Les évêques eux-mêmes risquent d'être réduits à des rôles de « patrons » ou d'« arbitres » entre groupes de pression.

Ainsi la communion de la foi peut se dégrader en tactiques ou en épreuves de force. Une remise en question s'impose donc à tous, y compris à nous-mêmes. Il faut s'assurer de la raison d'être de chacune des structures dans l'Eglise et de leur complémentarité. Il faut réviser leur fonctionnement, pour permettre à tous les prêtres l'exercice d'une co-responsabilité.

Dans la situation actuelle, il revient à chacun et à tous de sauvegarder, par leurs attitudes et leurs comportements, une réelle insertion de leurs initiatives et de leurs recherches dans la vie de l'Eglise.

On n'y parviendra pas sans la création de véritables équipes sacerdotales. Elles permettent à des prêtres de ne pas réduire à eux-mêmes leurs initiatives, leurs libertés, leurs recherches. Sous leurs diverses formes, elles sont les structures essentielles de la co-responsabilité sacerdotale à la base. Il y en a encore trop peu dans les diocèses.

Le Peuple de Dieu est en chantier

Les prêtres sont membres du Peuple de Dieu. En lui ils reçoivent une responsabilité particulière, tout entière ordonnée à la mission de l'Eglise parmi les hommes.

Ils ne peuvent mener à bien cette tâche qu'en étant profondément unis avec les laïcs. Tout ce qui tend à isoler les prêtres au sein du Peuple de Dieu va contre leur mission. Le dialogue, le partage de foi sont nécessaires entre prêtres et laïcs engagés dans les mêmes réalités humaines.

Est-ce pour autant au Peuple de Dieu dans son ensemble à déterminer le statut social des prêtres ? Est-ce aux laïcs, aux communautés chrétiennes, à fixer le mode d'existence de leurs prêtres ?

Nous admettons sans réticence que toute initiative apostolique procède de l'Eglise. Cela exige qu'elle soit prise et vécue en communion avec elle. Mais cela ne signifie pas qu'il faille organiser un referendum au sein de telle ou telle communauté pour décider comment les prêtres vont participer à la vie des gens.

Sans doute n'est-on pas encore sorti des manières de faire « cléricales », qui réduisent l'Eglise aux prêtres et aux évêques. Mais la réaction à cette déformation évidente ne doit pas entraîner l'excès inverse. La responsabilité des prêtres dans la mission de l'Eglise perdrait alors toute consistance propre.

Le Peuple de Dieu est en construction, en chantier. Les prêtres doivent vivre en étroite collaboration avec les laïcs. Voit-on cependant que les prêtres ne sauraient purement et simplement correspondre à l'idée que se font d'eux les « déjà-chrétiens » ?

Nous devons constater malheureusement que trop de communautés chrétiennes réagissent en « propriétaires » à l'égard des prêtres. Or la première tâche des prêtres, selon le Concile, est « d'annoncer l'Evangile à tous les hommes ». Est-ce en les enfermant dans un rôle de « desservants » que l'Eglise deviendra, suivant sa vocation profonde, un Peuple de Témoins ?

6 décembre 1968.

Le "religieux" et la foi

Dans un précédent numéro de la Lettre aux Communautés, vous avez pu lire, sous le titre Valeurs et foi chrétienne, un dossier qui présentait la réflexion menée par seize équipes, en 1966-1967, dans le cadre de notre Recherche Commune (1).

Au cours de la même année, quatorze autres équipes se sont interrogées sur leur rencontre quotidienne du phénomène « religieux », en s'efforçant de discerner ses rapports avec la foi chrétienne. Leurs recherches vous sont présentées dans les trois articles qui suivent.

Il a paru nécessaire de concilier un effort de synthèse avec le respect des situations et des problématiques différentes. Ainsi les contributions africaines ont semblé devoir être restituées dans leur originalité : c'est la condition indispensable, pour une confrontation, que de respecter la diversité des expériences vécues.

Après un premier article qui s'efforce de rassembler et de classer les principaux éléments venus de France, vous trouverez la réponse d'une équipe en Afrique du Nord, puis des extraits importants de la réflexion communiquée par une équipe en Afrique Noire.

(1) Voir *Lettre aux Communautés*, n° 11, septembre-octobre 1968, pages 13-46.

Eléments religieux anciens et nouveaux dans la vie et la conscience de l'homme occidental

Dossier présenté par Rémi Crespin

Dans le contexte français, la catégorie du « religieux » se révèle, d'emblée, étonnamment vaste et complexe. Est-ce imputable à l'imprécision de la notion même de religion, à la multiplicité des formes d'expression religieuse, ou à la difficulté d'accéder à ce domaine « réservé » de la conscience des hommes ?

Une équipe rurale commence par noter cette difficulté. Si l'on veut dépasser les boutades ironiques et les démarches superficielles, une amitié profonde est nécessaire :

« Une connaissance plus amicale de certaines familles permet d'affirmer qu'il reste, très ancré dans le cœur de l'homme du pays, un sens du sacré, du mystère, de l'indéfinissable, qui est, pour chacun, un jardin secret, incommunicable, et qui se traduit dans de nombreux gestes, surtout orientés vers la mort ».

La plupart des équipes, conscientes de la diversité des phénomènes rencontrés, ont cherché à *classer* les éléments retenus dans leur inventaire, avant de tenter une *explication* des faits et un *discernement* des attitudes ou des gestes authentiques.

Ces trois étapes caractérisent généralement l'effort de *compréhension chrétienne* qui a été entrepris. On les retrouvera dans la première partie de ce chapitre.

La deuxième partie rassemblera les recherches pour *situer* et *présenter la foi en Jésus-Christ*, par rapport à ces éléments de religion ou de religiosité.

Enfin la troisième partie s'efforcera de restituer les conclusions proposées concernant *la mission de l'Eglise*, les *attitudes* qu'elle commande et les *chemins* qu'elle peut suivre dans un contexte humain ainsi marqué par le « religieux ».

Un effort de compréhension chrétienne

La rencontre du religieux nous interroge. A travers une foule de gestes et d'attitudes plus ou moins explicites, plus ou moins authentiques, c'est *de l'humain* que nous découvrons. Quelle place lui faire, quelle signification lui reconnaître dans une compréhension chrétienne de la vocation de l'homme et du Dessein de Dieu ?

Inventaire typologique

Sans entreprendre de dresser un catalogue complet des multiples formes d'expression religieuse rencontrées, les équipes ont souvent essayé d'établir un minimum de distinctions entre des réalités qui ne leur paraissaient ni homogènes ni équivalentes. On distingue ainsi le religieux *cultuel* et le religieux non-cultuel, les *survivances* religieuses et des superstitions *modernes*. Une équipe introduit un élément d'appréciation entre « des magies ou superstitions *dégradantes*, une recherche du divin sur des voies *sans issue*, et des gestes susceptibles d'être une *ébauche* de foi vraie ». Une autre traite séparément du *culte des morts* et de la célébration des *grands événements de l'existence*.

Les différents essais de classification peuvent être collationnés dans les six rubriques suivantes :

Gestes purement superstitieux

Une équipe énumère : « Toucher du bois pour se préserver d'un malheur, refus de croiser les mains en les serrant, cartomancie, mauvais œil... ».

Comment trouver là-dedans une signification religieuse, même en prenant ce terme au sens le plus large ? Y a-t-il même une signification à chercher ?

Survivances religieuses

Des pratiques plus ou moins bizarres, actuellement vidées de leur signification : elles lui ont survécu. Les éléments rituels

sont souvent empruntés au culte chrétien. La signification qui leur a été conférée était-elle chrétienne ou païenne ?

S'agit-il d'un christianisme dégradé ou des traces de religions plus anciennes ?

A elles seules, trois équipes rurales du Sud-Ouest fournissent, en tout cas, une liste impressionnante :

Le *calendrier chrétien* donne lieu à de curieuses observations :

« Poisson du *vendredi* ajouté à la viande (comme pour l'exorciser), bouillon gras du *mardi-gras* jeté sur le fumier, fumée du feu de *St-Jean* où il faut faire passer les bêtes... ». Buis des *Rameaux* : « beaucoup ne viennent à la messe que le jour des Rameaux pour la bénédiction du buis. Un grand nombre, du reste, ne viennent même pas, mais se font porter du buis par leurs voisins. Ils le mettent dans les étables et les champs ».

« On se marie rarement en *mai* (par respect pour la Vierge ?), plus rarement encore en *novembre* (manifestement tout ce qui touche à la mort « porte malheur »). On ne fait pas la lessive pendant la *Semaine Sainte*. On refuse d'ouvrir la terre ou de lier les bêtes le *Vendredi Saint* ».

Les *actes et les objets du culte* sont voués à des usages inattendus. On leur attribue facilement une vertu thérapeutique miraculeuse ou magique :

« Une famille non pratiquante demande à un prêtre de venir bénir les blés parce que les loches mangent les blés. Une autre demande une bénédiction pour une vache dont le veau ne tète pas, pour un clapier. On demande des messes pour des animaux, pour des cochons malades. On sort le cierge de la Chandeleur ou de la Communion pour se préserver de l'orage. On présente des « brevets à bénir pour des guérisons ».

« On ne vient pas à la messe de Pâques, mais on vient chercher de l'eau bénite. Certaines églises sont réputées pour la valeur de « leur » eau bénite : « L'eau bénite d'A. est plus forte que celle de D. ». Une personne demande à un enfant de chœur de se procurer de l'encens avec de l'eau bénite, elle en fait un remède contre l'eczéma ».

Beaucoup de ces coutumes « se perdent ». Certaines survivent cependant, jusque parmi les plus anciennes. Ainsi le culte des sources : ici, on bénit solennellement, chaque année, les eaux

de la rivière ; là, certains récoltent encore l'eau de la fontaine de N.D. de F. pour bénir les morts.

Et d'autres pratiques apparaissent, qui ressemblent étrangement aux anciennes. « Les chaînes de prière » connaissent fréquemment un renouveau de faveur. Les gens ont peur des « menaces » qui les accompagnent. « Au moment des *examens*, il y a une plus grande abondance de cierges qui brûlent dans les églises ».

L'origine chrétienne des gestes religieux est parfois plus facile à saisir. Ces gestes n'en font pas moins figure de survivances. Ils témoignent d'un christianisme *désadapté*. Désadapté en ce qui concerne le rapport de l'homme à la nature, tel qu'il est vécu aujourd'hui. Désadapté surtout par rapport à la conscience de l'homme adulte, et souvent non-chrétien, qui perpétue ces démarches et ces gestes hérités de l'enfance ou de la tradition.

C'est le cas de ces non-pratiquants qui continuent fidèlement à tracer la croix sur le pain avant de l'entamer, de ces non-chrétiens qui prient saint Antoine pour retrouver les objets perdus et mettent de l'argent dans le tronc du saint.

C'est la situation de ces travailleurs itinérants, qui ne gardent de référence religieuse que les souvenirs de leur enfance en pays « chrétien ».

C'est l'exemple particulièrement significatif que cite une équipe rurale : « Au moment du Comice Agricole..., devant d'autres hommes, un organisateur a demandé à l'un de nous de prier pour le beau temps. Après le Comice, un autre organisateur, rencontrant un autre membre de l'équipe, l'a remercié parce qu'il avait fait beau. Il faut préciser que l'équipe a cherché à être présente, comme l'ont été la plupart des gens du pays, à la préparation et au déroulement de la fête. Il faut noter aussi que ces deux hommes dont nous parlons, et l'ensemble des organisateurs, ne sont pas chrétiens ».

Chez les pratiquants eux-mêmes, le christianisme se trouve fréquemment réduit à des observances coupées ou vidées de leur signification proprement chrétienne, à une religion de commandements et de rites. Une équipe donne deux traits caractéristiques de ce christianisme *dévitaisé* où s'atrophient le sens chrétien du péché et l'image chrétienne de Dieu :

« Ce vieillard qui, sur son lit de mort, confesse que les deux grands péchés qui ont pesé sur toute sa vie c'est, étant jeune,

d'avoir communiqué deux fois le même jour, et, un autre jour, d'avoir manqué au jeûne eucharistique.

« Dans une réunion de chrétiens, certains déclarent que Dieu, pour eux, c'est le grand Juge, l'Être absolument parfait. Ils ne voient pas comment Il pourrait habiter dans l'Eglise, puisqu'elle est imparfaite. Le Dieu-Trinité, c'est plus une manière de parler qu'une réalité. Quant au Saint-Esprit, pratiquement, ils n'en ont « jamais entendu parler avant Vatican II ».

Sacralisation des grands moments de l'existence

C'est surtout, note une équipe, à l'occasion d'événements *douloureux* qu'on fait référence à Dieu dans sa vie personnelle.

Mais la célébration des *temps forts* de l'existence individuelle ou collective est essentiellement de nature sociale. Parfois on y retrouve seulement une allure religieuse, une *structure* rituelle : ainsi dans la « liturgie » du sport ou de la corrida.

Souvent c'est l'Eglise elle-même avec ses *rites propres*, qui vient donner son caractère « religieux » à la célébration de ces « grands moments ». Et c'est, apparemment, le dernier rôle qu'elle conserve, pour beaucoup de non-pratiquants, et pour un certain nombre de non-chrétiens.

« Nous sommes frappés, écrit une équipe, par le décalage entre notre conception du rôle de l'Eglise et celle de la majorité des gens. Ce rôle, pour eux, consiste d'abord à assurer le culte, c'est-à-dire à *sacraliser* les moments importants de la vie humaine (naissance, adolescence, mariage, mort), et les manifestations de la vie sociale (messes de fête du pays, du 11 novembre, bénédiction des eaux de la rivière, etc.) ».

Il en résulte de curieux alliages. Une autre équipe analyse, comme un exemple particulièrement significatif, ce que devient la messe dans la *célébration du 11 novembre* :

« Nous vivons dans un secteur où il semble bien que les gens ne sont pas parvenus à exprimer leur religiosité en dehors des cadres du catholicisme traditionnel... A titre d'exemple, nous avons choisi la célébration du 11 novembre.

« Le *but* de cette célébration n'est ni strictement religieux, ni strictement civique ou politique. L'*initiative* en est prise

généralement par la municipalité, qui fixe les conditions de son déroulement : défilé, messe, passage au monument aux morts, réception à la mairie, vin d'honneur...

« La messe n'est qu'un élément de cette célébration profane. Ce jour-là, en effet, le célébrant peut toujours convoquer l'assemblée à la prière par les moyens classiques (cloches) ; en fait la messe ne commencera (et c'est plus qu'une simple question de politesse) qu'avec l'arrivée des vrais *présidents* de la célébration, le maire et les personnalités officielles.

« De la même façon, l'*ornementation* de l'église et la disposition mobilière échappent au contrôle du président normal de l'assemblée eucharistique. En particulier, l'autel n'est plus le centre de la célébration. Il est remplacé en cela par le catafalque drapé de tricolore, entouré d'une garde d'honneur de pompiers, des drapeaux et des porte-drapeaux.

« La majorité de ces *figurants et exécutants* ne sont pas des habitués de l'assemblée eucharistique, et ils donnent nettement la priorité au rôle « profane » qu'ils ont à remplir. Par exemple, la clique a pour rôle de jouer « le Général qui passe » à la consécration : pour cela, elle se contente d'entrer dans l'église 2 minutes avant la consécration et sort aussitôt le morceau exécuté. Autre exemple : dans une de nos paroisses, l'année où le catafalque drapé de tricolore a été supprimé, les pompiers et les gendarmes ne savaient plus comment « jouer leur rôle ». Sur le moment, ils se sont mis dans les bancs, mais ils ont préféré ne pas revenir l'année suivante.

« On pourrait objecter que ces exemples concernent des éléments paraliturgiques de la messe. Mais il faut remarquer que des éléments essentiels de la messe sont finalement soumis au même traitement.

« En premier lieu, la *structuration de l'assemblée* eucharistique. Dans une messe normale, chacun a sa place propre, du célébrant qui préside l'assemblée jusqu'au responsable du service d'ordre, en passant par les acolytes et la schola. Ce jour-là, c'est la société civile qui impose ses structures, et les habitués du repas eucharistique doivent s'y plier.

« Par exemple, la schola se verra plus ou moins contrainte de choisir des *chants « de circonstance »*. Autre exemple : l'*homélie* devra comporter certains thèmes. Elle sera soumise à la critique des gens si ces éléments n'y sont pas retrouvés. Cela paraîtra une audace de célébrer le 11 novembre une messe votive

pour la paix. Evoquer la guerre d'Algérie a été et reste un sacrilège, une « insulte à l'armée ».

« Mais, plus remarquable encore est ce jour-là l'attitude des *pratiquants* réguliers par rapport à la *communion*. Beaucoup ne communient pas ce jour-là, alors qu'ils le font d'ordinaire le dimanche. Ce n'est pas, semble-t-il, par respect humain, en raison de la présence massive des non-pratiquants. On a remarqué, en effet, que plusieurs chrétiens pratiquants, qui pourtant n'étaient pas des timides, ne communiaient pas parce que « un jour comme celui-là, il valait mieux ne pas le faire ». Bref, la seule raison évidente, c'est qu'ils se pliaient ce jour-là aux règles d'une liturgie dont la messe n'était qu'un élément ».

Le culte des morts

Il faut lui faire une place à part. C'est un domaine privilégié, le seul où survit fréquemment l'expression religieuse. Il représente un point de convergence où se rencontrent des traditions très anciennes, des coutumes sociales, des interrogations radicales sur le sens de l'existence et de l'histoire et, éventuellement, les certitudes majeures qui fondent l'espérance chrétienne.

Plusieurs témoignages attestent son importance. Une équipe rurale souligne à la fois son ambiguïté et son « volume » :

« Le culte des morts est beaucoup plus ambigu. Il canalise la plupart des gestes religieux et polarise le champ de conscience d'un esprit religieux de ce pays. La messe est toujours pour les morts et la visite au cimetière est très fréquente. Il y a peu de fêtes familiales sans cette visite. Toussaint et Rameaux sont les deux grands axes de la religion des morts. Croyants et « incroyants », c'est-à-dire ceux qui acceptent d'entrer à l'église et les autres, se retrouvent dans une attitude commune autour des tombes ».

La religion des valeurs

L'éthique apparaît généralement comme l'antithèse du « religieux ». Il arrive pourtant que l'attachement aux valeurs soit vécu à la manière d'une véritable religion et célébré comme une sorte de culte. N'y a-t-il pas, dans la plupart des mythologies, la recherche simultanée d'une incarnation et d'une divinisation des valeurs.

C'est, cependant, parmi les « religions d'un nouveau genre » qu'une équipe range « l'absolutisation de certaines valeurs humaines, très authentiques certes, mais qui normalement ne sont pas le but unique de la vie. Ex. : religion du Travail, de la Famille, de la Patrie ». Une autre contribution traite des valeurs ainsi vécues sous un mode religieux ou quasi religieux dans l'engagement *politique*.

N'est-ce pas au culte des valeurs qu'il faut rattacher le *manichéisme* ? Deux témoignages dénoncent l'absolutisation, qui le caractérise, du jugement porté sur les choses et les gens : d'un côté les bons, de l'autre les mauvais. Ce dualisme toujours menaçant relève, dit l'un, « d'une conception simpliste du monde ». Il procède, selon l'autre, d'« une tentation permanente des intellectuels ».

On pourrait enfin déceler une trace de la religion des valeurs dans l'opinion largement répandue que le religieux authentique se reconnaît aux démarches de *bonté* ou de *charité* qu'il inspire. En dehors de sa fonction rituelle dans la vie sociale, « on attend aussi de l'Eglise qu'elle remplisse certains services charitables », remarque une équipe. Une autre note qu'« on reconnaît le religieux au geste de charité » (on comprend la sœur infirmière, pas la contemplative).

Les idoles modernes

S'il y a des traditions religieuses qui appartiennent au passé et tendent à disparaître, il y a aussi des cultes nouveaux qui naissent et prolifèrent. Une équipe en énumère les principales formes, comme autant d'expressions d'une recherche insatiable du bonheur :

« On en trouve de plus qui recherchent ailleurs que dans l'Eglise catholique la satisfaction de leurs besoins religieux. Les gens se réfugient, inconsciemment, dans les religions d'un nouveau genre. Parce que tout homme a besoin d'idéaliser, de sacrifier les *rêves de bonheur* qu'il porte en lui :

— ou bien il *divinise*, en quelque sorte, ceux qui ont réussi, ceux qui concrétisent, apparemment du moins, la réalisation de ses rêves : les champions olympiques, les vedettes de la chanson (idoles des jeunes), les princes et les princesses, les stars de cinéma... » (« Le culte des vedettes, note une autre équipe, remplace le culte des saints. Ce sont les nou-

**Recherche
d'explications
génétiques :
d'où cela vient-il ?**

- velles « images religieuses » qu'on trouve dans beaucoup de chambres, et pas seulement celles des jeunes ». Une autre contribution cite des vedettes d'un genre particulier : les « personnalités » qui incarnent l'espérance politique. Elle évoque Mussolini, Hitler, Pétain, Staline...).
- ou bien il fait un absolu de certaines *valeurs*. (cf. supra).
 - ou bien il met une confiance aveugle dans des choses *irrationnelles*, soit pour acquérir la fortune (le dieu-hasard. Ex. : la religion du Tiercé), soit pour expliquer des événements actuels ou prévoir l'*avenir*. Ex. : le succès de l'astrologie, des horoscopes, la part faite à l'irrationnel dans des revues qui veulent se faire passer pour très scientifiques, comme « *Planète* ».

Quand on se demande où s'enracinent les multiples formes d'expression religieuse, la complexité s'accroît encore. La même expression peut en effet correspondre à des motivations, à des expériences ou à des prises de conscience fort différentes. C'est ce que constate une équipe rurale à propos du culte des morts, qui réunit périodiquement chrétiens et non-chrétiens autour des tombes :

« Un contenu chrétien peut animer certaines personnes. D'autres, devant une incertitude, devant la question : « Et si c'était vrai ? », cherchent à « faire tout ce qu'il faut ». Mais aussi, pour plusieurs, cette attitude devant les morts est simple coutume sociale ».

En fait, les diverses contributions mettent au jour de nombreux éléments d'explication. Tous ne sont pas du même ordre. Tous ne se rapportent pas aux mêmes phénomènes religieux. Mais ils se complètent et s'éclairent mutuellement :

Une situation économique et culturelle

La survivance d'expressions religieuses désadaptées tient souvent aux conditionnements qui sont imposés aux hommes qui y recourent.

« Quant à l'infantilisme religieux auquel nous nous heurtons, écrit une équipe, il pourrait bien être l'expression de la

pauvreté économique et culturelle des gens (...). C'est, dit-elle encore à propos de pratiques magiques ou superstitieuses, le reflet d'une mentalité préscientifique ».

Une tradition, une coutume à respecter

La dimension sociale joue un rôle important. Le religieux fait partie de « ce qui s'est toujours fait » et de « ce qui se fait ». Une équipe témoigne du poids que représente la volonté de respecter la tradition :

« Parfois aussi, ce qui motive tel geste religieux, c'est la fidélité à une *tradition familiale*. Ex. : ce père de famille qui demande le baptême pour son plus jeune fils, alors que les aînés ne vont pas au catéchisme, et qui dit au prêtre : « Dans ma famille, de père en fils, on se transmet la religion catholique. Moi je veux la transmettre à mes fils. Il faut bien que tout homme ait une religion. Je n'en cherche pas d'autre, puisque mes parents m'ont donné celle-là ».

Faut-il ne voir là qu'un plat conformisme ? On découvre souvent, plus profondément, une volonté d'intégration à la société telle qu'elle est, la revendication d'une forme élémentaire d'appartenance à la communauté humaine. C'est ce que discerne une équipe rurale derrière certaines démarches sacramentelles :

« Est-ce encore une attitude religieuse ? On peut se poser cette question devant la démarche de bien des parents demandant le baptême pour leur enfant, ou tenant à ce que celui-ci « fasse sa communion solennelle ». L'Eglise a tellement marqué la société de ces derniers siècles, elle s'est tellement identifiée à elle, qu'il fallait (et qu'il faut encore, pour beaucoup) entrer dans ses cadres pour avoir seulement le droit d'exister. On veut faire baptiser « pour être comme tout le monde » ; chacun a *le droit* de faire baptiser ses enfants. Si bien que de nombreux gestes, qui ont un cadre religieux, sont simplement des attitudes sociales ».

La peur et la captation de forces occultes

Le poids des conditionnements naturels, historiques ou sociaux, engendre facilement un sentiment de dépendance et d'impuissance, une *peur* qui cherche fréquemment une expression et

un apaisement dans le « religieux ». A propos des survivances religieuses chez les non-pratiquants, une équipe explique :

« Les motivations de leurs gestes religieux ? Ce n'est pas, habituellement, le désir d'une rencontre personnelle avec Dieu par la foi en Jésus-Christ. C'est plutôt la crainte à l'égard de quelqu'un ou de quelque chose qui nous dépasse, dont on est dépendant, et qu'il faut *se concilier*, soit pour éviter des ennuis, soit pour obtenir la réussite d'une entreprise ».

C'est dans un sens voisin, semble-t-il, qu'une autre équipe parle d'« un réflexe, une réaction de religion cosmique », à propos de la prière pour le beau temps demandée par des non-chrétiens.

Le besoin de merveilleux et d'exaltation

A travers le *culte des vedettes*, une contribution décèle non seulement l'incarnation d'un rêve, mais l'expression d'un besoin profond qui pousse l'homme à se chercher au-delà de lui-même :

« Chez l'enfant, besoin du héros, du merveilleux. Chez l'adulte, besoin d'évasion, ou d'admiration, ou aspiration à un monde parfait et glorieux. Nécessité, surtout pour une foule, que ce culte s'exprime dans une liturgie populaire, bien souvent mythique, qu'il procure une sorte d'exaltation mystique, et exalte le dévouement jusqu'à la mort ».

Une autre équipe reconnaît dans la « divinisation de certaines valeurs humaines auxquelles on sacrifie sa vie une recherche d'Absolu. C'est l'expression du sens de la dignité de l'homme, qui répugne à n'être qu'un animal évolué ».

L'enracinement et la solidarité cosmiques

Beaucoup de survivances religieuses paraissent se rattacher à des cultes *naturels*, procédant, selon une équipe, d'une identification du divin avec les forces de la nature, comme s'il « résidait directement dans la nature » elle-même.

La sacralisation des « *grands moments de l'existence* » ne relève-t-elle pas de cette religion cosmobiologique ? « Il est certain, écrit la même équipe, qu'à travers ces événements qui marquent les grandes étapes de la vie, on peut découvrir un désir de l'homme de se relier à des forces d'un autre ordre ».

Une autre équipe insiste sur la permanence du lien de l'homme à la nature et de son « étonnement » devant le mystère de la vie :

« Ce n'est pas par hasard que les hommes restent sensibles aux réalités de la « nature ».

« D'abord parce que les événements majeurs de la vie (naissance, adolescence, mariage, amour humain, mort) restent et resteront toujours, pour ceux qui les vivent, un *mystère*. Les sciences diverses en permettent une approche, et non une explication totale : celle-ci est d'un autre ordre.

« Ensuite, parce que l'homme est *immergé* dans la nature : on le mutile en l'étudiant comme s'il en était isolé. La force qui pousse les hommes des villes vers la campagne, la mer, la montagne, les fleurs, est un réflexe vital. Privés de leurs contacts simples et charnels avec la terre, les hommes sont mutilés. Ces contacts leur permettent, au contraire, d'épanouir des dimensions humaines nouvelles ».

La condition de l'homme et sa vocation

Une équipe place à l'origine de l'attitude religieuse le décalage qu'éprouve l'homme entre l'expérience qu'il fait de sa condition et le sentiment plus ou moins confus qu'il a de sa vocation :

« L'homme est partagé intérieurement entre la conscience de ses limites et son désir d'infini. Il sent en lui de grandes possibilités, il éclate dans sa peau ; il se sent attiré vers les autres hommes, vers l'autre sexe ; il voudrait vivre en paix, fraterniser, aimer ; il se sait capable de dominer le monde et de l'orienter. Et cependant, il *bute* contre les autres hommes qu'il comprend difficilement et qui semblent concurrents ; il bute contre la nature qu'il ne peut maîtriser parfaitement.

« Il en résulte pour lui une profonde insatisfaction, un sentiment de déséquilibre et d'*insécurité*. Il ne peut en prendre son parti et va chercher un appui, un « *rocher* », quelque chose ou quelqu'un qui l'abritera. Cette recherche sera orientée, conditionnée par celle de la *société* dans laquelle il vit. Et en général, sans grands efforts personnels, il adoptera les « évidences » de son milieu dans lequel il ne veut pas se singulariser. Ce point d'appui solide sera, bien sûr, « quelqu'un » de puissant, de plus grand que l'homme, de tout autre, de transcendant. Et prenant

conscience de sa faiblesse, de sa petitesse, l'homme cherchera à entrer en *relation* avec lui et à capter ses bonnes grâces. Il fera des gestes, il aura des comportements qui correspondront à l'idée qu'il se fait ou que se fait son entourage de cet être tout puissant qui seul peut l'aider à vivre en *paix* intérieurement ».

La nostalgie du Paradis perdu et la soif de salut

Peut-on préciser davantage ? Une autre équipe suggère qu'on peut discerner, dans des pratiques qu'elle qualifie pourtant de « voies sans issue », une aspiration à retrouver l'*unité* perdue, et dans les superstitions les plus dégradantes une quête maladroite du *salut* :

« Tout cela donne l'impression d'une carcasse vidée de son contenu de foi. On peut peut-être y trouver cependant l'expression d'une unité entre l'Homme, le cosmos et l'ensemble de l'Humanité (...).

« Sous-jacent à tous ces rites, n'y a-t-il pas, dans l'inconscient collectif, ce rêve de l'unité primitive, perdue par le Péché, et qu'il faut retrouver ? »

A propos de pratiques superstitieuses, plus ou moins magiques :

« Cela peut apparaître comme l'expression d'une certaine misère de l'homme qui s'accroche à des choses pour se sauver. S'il y a là souvent aliénation dégradante, il y a aussi ouverture à un au-delà de soi-même, à un *salut* qui vient d'Ailleurs ».

Pour un discernement de l'authenticité religieuse

Il n'est pas facile d'identifier ce qu'il y a d'authentique ou de falsifié dans les multiples démarches religieuses. Les formes d'expression sont foncièrement ambivalentes. Ce qui compte avant tout, ce sont les dispositions de l'esprit et du cœur, autrement difficiles à repérer et à apprécier. Une contribution souligne la nécessité d'atteindre à cette profondeur :

« Je suis tenté de penser que le tri des éléments « religieux » est second, tant ceux-ci tirent leur valeur, au regard de la Foi, moins de ce qu'ils sont matériellement que de l'*esprit* de ceux qui en usent. Ce sont des cœurs, des esprits, que l'Eglise doit

rencontrer, assumer et convertir : la conversion des cœurs est première, et c'est elle qui me semble entraîner, si ces cœurs en ont besoin pour partager la foi de l'Eglise, un certain choix ou une certaine modification des dits éléments religieux ».

C'est donc l'*attitude religieuse* qu'il faut considérer plus que les gestes à travers lesquels elle s'exprime, qui n'en traduisent que très imparfaitement le contenu. Pour la plupart des équipes, les repères essentiels de validité consistent dans le respect de la vérité de l'homme, de sa responsabilité et de son rapport à Dieu.

Ouverture ou aliénation ?

La religion authentique grandit l'homme. La fausse religion l'avilit. C'est un principe fondamental de discernement, qui ne peut évacuer toutefois le mélange de fermeture et d'ouverture, de misère et de grandeur, qui subsiste dans la plupart des attitudes concrètes :

« Chaque fois qu'il y a croissance de l'Homme, écrit une équipe, il y a marche vers la Foi.

« Chaque fois qu'il y a superstition, aliénation, il y a avilissement de l'Homme, retard dans la marche vers la Foi. Toutefois, même dans ces gestes infra-humains, il n'est pas interdit de percevoir dans l'esprit qui les inspire une recherche désaxée, désorientée certes, mais qui est peut-être une réponse maladroite et toute pauvre à l'appel que le Christ adresse à tout homme ».

Le religieux égare l'homme dès qu'il se présente à lui comme un moyen de se réaliser en dehors de ce qui fait le *sérieux* de sa vie, dès qu'il l'incite à *démissionner* de ses responsabilités historiques. C'est la réflexion que fait notamment cette équipe à qui les organisateurs du Comice assignent comme rôle de prier pour le beau temps.

Une autre équipe s'efforce de démêler la part d'humain authentique et la part d'infra-humain qui se conjuguent dans l'attitude religieuse des gens du pays :

« Ainsi, dans cette région, il nous semble que l'attitude de fatalisme face aux événements peut recouvrir une reconnaissance que l'homme ne peut être son Dieu, qu'il ne peut avoir le dernier mot sur lui-même. Mais elle doit se purifier de tout l'aspect d'attentisme, de désespérance en l'homme, de démission. La « croyance » est bien une conviction personnelle, solide, ap-

paremment inattaquable, mais elle n'est pas raisonnée et trop uniquement irrationnelle. Elle est bien une attitude fondamentale de l'homme, qui ne peut lui être imposée par personne. Mais elle n'engage pas toute la vie et semble réservée à un champ de conscience très restreint. Si elle accepte des relations avec Dieu, elle semble se refuser à intégrer les relations avec les autres hommes ».

Recherche ou annexion de Dieu ?

Si la religion procède d'un besoin ou d'un désir de Dieu, elle se trahit et s'anéantit elle-même, en quelque sorte, dès qu'elle prétend satisfaire ce besoin ou combler ce désir. En donnant un visage et un rôle à Celui qu'elle cherche, elle arrête son propre mouvement et tue l'interrogation qui l'animait :

« Ce Quelqu'un, ce Dieu cherché ne peut se laisser saisir. L'homme peut en sentir la place en lui, comme un vide qui l'appelle. Il peut sentir le besoin de Dieu, mais Dieu ne peut se faire simplement à la mesure de l'homme. Dieu fera toujours craquer le filet dans lequel on a voulu l'enfermer, ou le cadre dans lequel on voudra l'épingler.

« C'est là que l'on ressent la tentation constante de la vertu de religion qui a tendance, comme toute œuvre humaine, à se refermer sur elle-même. Elle tend à créer son petit univers, à inventer son dieu qui va rentrer dans le cadre ».

Plus encore que par la tentation d'*idolâtrie*, enfermant Dieu dans une représentation à taille d'homme, la religion se perd dans la dégradation *magique*, qui réduit le divin à une fonction utilitaire. C'est la dégradation que déplore l'équipe requise pour la réussite météorologique du Comice agricole :

« Nous avons affaire à la vieille conception païenne : mettre Dieu au service de l'homme, annexer Dieu ? Il est la force incon nue qu'il vaut mieux mettre de son côté. Il y a un risque, il faut mettre toutes les chances de son côté. Dieu n'intéresse notre vie que par des à-côtés. C'est un « moteur-auxiliaire », utile quand ça ne va pas bien. L'homme est un étranger par rapport à Dieu. Plus encore, il peut être victime d'un sort, d'une malveillance ».

C'est un risque permanent de toute démarche religieuse de ne recourir à Dieu que pour obtenir un *changement du cours*

de l'histoire. L'Évangile le dénonce, dans l'apostrophe du Christ après la multiplication des pains (Jn. 6, 26). Une contribution souligne la vigilance qui s'impose pour éviter cette réduction. L'authenticité religieuse ne peut s'accommoder d'un providentialisme rassurant mais équivoque :

« Me paraît dégradant et sans issue tout comportement humain fondé, chez son auteur, sur une conviction aliénante que Dieu intervient dans la vie des hommes à la manière des causes de ce monde, et peut modifier, en mieux ou en pire, le déroulement de cette vie (sauf miracle) ».

En guise de conclusion

Voici le résumé dans lequel une équipe récapitule d'une part les principaux éléments d'attitude religieuse qui doivent être dissociés d'une démarche humaine et chrétienne authentique et, d'autre part, ceux qui peuvent être assumés dans une adhésion libre et consciente à Jésus-Christ :

« *A dissocier : tout ce qui peut être aliénant dans l'attitude religieuse :*

- les « croyances » admises sans examen, perçues comme plus ou moins *irrationnelles*, et conservées quand même en vertu de tout un contexte *sociologique* ;
- un sens du sacré, à base de *peur* et *d'ignorance* ;
- un sens de la présence de Dieu aboutissant à un *fétichisme* de type *panthéiste* où « tout serait Dieu hormis Dieu lui-même » ;
- un certain *fatalisme* ou une *résignation* sous couvert d'abandon à la *Providence* (faux sens de la Providence), qui aboutirait à une *évasion* devant les responsabilités ;
- des rites de type *magique* où le « faire » l'emporterait sur l'« être » ;
- une certaine expression du *culte des morts* relevant plus du *spiritisme* (apaiser les morts par des prières, des fleurs, des offrandes, etc.) que de la Communion des Saints.

« *A assumer :*

- un certain *sens de la dépendance* se manifestant surtout à certains moments-clés de la vie. Ce sens de la dépendance peut avoir un premier rapport avec l'*esprit de pauvreté*.

- Le *désir des rites extérieurs* par lesquels l'homme veut exprimer, si inadéquate que puisse être cette expression, son âme religieuse. Saine réaction contre l'intellectualisme désincarné qui risque de transformer la religion en idéologie abstraite. C'est à ce désir de voir, de toucher (1 Jn. 1) que s'est rendu le Fils de Dieu en s'incarnant. Dans ce désir de rites extérieurs, même s'il est exagéré, il peut y avoir un pressentiment de *l'Incarnation*.
- Le *sens du sacré* par lequel l'homme reconnaît sa *distance* par rapport à la grandeur du Dieu Transcendant et qui le préserve de la tentation du « copinage » avec Dieu. Cette attitude peut être une amorce de la vraie « crainte de Dieu » au sens biblique, étape analogue à celle par où a dû passer Israël au Sinaï.
- Cet embryon de foi en la *Communion des Saints*, qui peut s'exprimer à travers les déviations du *culte des morts* ».

Et la foi chrétienne ?

La rencontre des phénomènes et des attitudes de type « religieux » ne sollicite pas seulement la conscience chrétienne à un effort de compréhension qui lui permette d'intégrer ou d'exclure ces phénomènes et ces attitudes d'une vision chrétienne de l'homme. Inévitablement et indissociablement, elle provoque le chrétien à s'interroger sur sa propre foi, sur les différences et sur les rapports qui existent entre la foi en Jésus-Christ et la « religion ». Cette interrogation était latente, déjà, dans les évaluations que nous venons de citer : on ne peut tenter de discerner les éléments religieux à assumer ou à dissocier sans avoir caractérisé la foi elle-même et sans avoir défini au moins implicitement son rapport avec la religion.

Essayons maintenant de rassembler les efforts qui s'expriment, à travers les diverses contributions, pour préciser ce rapport, pour caractériser et situer respectivement foi chrétienne et religion, pour présenter la foi chrétienne dans son originalité ou dans son enracinement « religieux ».

**Comment
la distinguer,
la situer, l'articuler ?**

Aucune contribution n'institue d'opposition radicale entre foi et religion. Mais les accents sont différents. Les uns insistent sur les confusions à redouter, les autres soulignent les correspondances à saisir, les articulations à discerner ou les cheminement à respecter.

Service de l'homme, religion et foi

Dans beaucoup de cas, le *service* « religieux » qui est demandé à l'Eglise ne paraît pas correspondre au service authentique que l'Eglise doit au monde, au nom de sa mission, et dans lequel le prêtre devrait être engagé. C'est la réflexion que font deux équipes, l'une à propos du Comice agricole, l'autre au sujet de la célébration du 11 novembre :

« Souvent, écrit cette dernière, les mêmes gens qui exigent de l'Eglise une messe pour « faire mieux » dans leur cérémonie profane, refuseront par contre tout *service vrai* offert par l'Eglise au nom de ce qu'elle a conscience de pouvoir apporter au monde » (concernant la Paix, notamment).

Nos réactions rejoignent souvent, sur ce point, celles des *militants chrétiens*. Nous redoutons, comme eux, l'ambiguïté d'une expression purement religieuse, qui peut être l'alibi d'un engagement véritable. Comme le remarque une autre équipe :

« Les militants chrétiens (et les prêtres aussi) se trouvent souvent très mal à l'aise dans certaines manifestations religieuses (Lourdes, messes du 11 novembre, culte des morts...).

« Ils sentent tout ce que cela a d'ambigu et d'insuffisant. Et ils seraient facilement tentés de rejeter tout cela en bloc, comme non-valable.

« Pour eux, ce qui compte, c'est l'engagement dans la vie des hommes d'aujourd'hui. Et ils essaient de relier le plus possible cet engagement à leur foi en Jésus-Christ ; ils ont une véritable vie religieuse. Mais ils ont du mal à l'exprimer dans des attitudes concrètes ou à trouver dans le culte chrétien, tel qu'il est réalisé bien souvent, un ressourcement pour leur vie de chrétiens engagés ».

A la limite, pour des militants non-chrétiens, l'engagement peut prendre une valeur telle qu'il constitue une sorte de religion et devient, en bien des cas, un obstacle plutôt qu'un chemin

vers la Foi. C'est la constatation qu'on relève par ailleurs, à propos de la « religion des valeurs » vécue par des non-chrétiens engagés :

« Aussi étrangère me paraît la notion d'un Salut qui vient de Dieu. Il me semble que pour eux tout commence à l'homme et tout finit à l'homme.

« Et là, pour ma Foi de chrétien et de prêtre, une question se pose, grave et inquiétante :

« Depuis plus de trente ans que je suis prêtre, je n'ai encore jamais rencontré personne qui, à partir d'un engagement au service de la Cité, soit venu à la Foi.

« Le problème est celui-ci : quand des hommes sont des militants debout, au service « religieux » d'une cause qui vaut la peine de donner sa vie, ils n'ont plus besoin de Dieu. *En un sens*, leur engagement me paraît pouvoir être une fermeture à Dieu ».

A partir de quand parler de foi chrétienne ?

L'ambiguïté des démarches et des requêtes religieuses nous laisse souvent incertains. Comment identifier la foi authentique ? Une équipe propose une piste de discernement :

« Nous sommes souvent perplexes devant les personnes qui demandent le baptême, le mariage chrétien, ou d'autres gestes qui engagent l'Eglise.

« Le n° 13 du texte du Concile sur « l'Activité missionnaire » nous aide, semble-t-il, à réfléchir : l'annonce de Jésus-Christ à quelqu'un aboutit normalement à une *libre conversion*. « Cette conversion est à comprendre comme une conversion de départ : elle est cependant suffisante pour que l'homme se rende compte que, détourné du péché, il est introduit dans le mystère de l'amour de Dieu, qui l'appelle à nouer des rapports personnels avec le Christ ».

« Ainsi donc, nous avons ici, défini par le Concile, ce qui est nécessaire pour qu'on puisse parler de Foi chrétienne. Cela comporte :

- le discernement du Bien et du Mal, et le désir de se détourner du Mal,
- croire en un Dieu qui est vivant, qui nous dépasse, et qui est amour,

- croire que ce Dieu d'amour entre en relation avec nous de personne à personne,
- croire que Jésus-Christ est venu afin de nous révéler essentiellement cette vérité ».

Foi et Religion peuvent se rejoindre en profondeur

Dans la mesure où la religion exprime l'attente humaine la plus profonde, elle ne peut être en contradiction avec le Don de Dieu, elle ne peut être étrangère à l'accueil de ce Don dans la Foi. C'est la conviction qui s'affirme vigoureusement dans l'une des contributions :

« Le christianisme est-il alors *hétérogène* à toute religion parce que Révélation de Dieu ? Cela alors m'apparaît comme contradictoire à l'Incarnation. Ce n'est pas par hasard que le Christ a voulu avoir une vie humaine vraie, s'insérer dans l'histoire d'un peuple, porter les marques caractéristiques de la race et du milieu social qui étaient les siens. Le message qu'il apportait était trop inséré dans un contexte humain pour être hétérogène à la recherche et aux aspirations de l'homme.

« Aussi la vérité m'apparaît plus complexe. Il faut la chercher, me semble-t-il, dans la présence de Dieu au cœur de tout homme : l'ayant créé à son image, il a mis en lui l'aspiration insatiable vers le vrai, l'Amour, le bonheur, c'est-à-dire finalement vers Lui. Et c'est pour nous révéler où est ce Vrai, cet Amour, ce Bonheur, que le Christ est venu de la part du Père nous apporter la Révélation ».

Ainsi fondée en droit, l'articulation entre la foi et le « religieux » se réalisera moyennant une certaine qualité du regard sur l'homme et sur les relations entre les hommes. C'est en ces termes qu'un autre texte définit les conditions essentielles de cette articulation :

« Me paraît *homogène* à ce que je crois être la foi tout comportement qui, cherchant à comprendre l'homme, avoue certaine dimension transcendante de l'homme, immanente à son existence humaine, et cela d'autant plus que ce comportement vise moins l'individu que le groupe humain, un ensemble d'êtres humains dont les relations pour l'agir sont perçues sur toile

de fond de communion interpersonnelle dans un « être-ensemble » transcendant, donné gratuitement.

« En deux mots, le « religieux » me paraît tendre à la foi (et déjà en être peu ou prou) quand il est *contemplatif* ; il me paraît au rebours de la foi quand il est *utilitaire* ».

Dans ces deux passages, la cohérence entre foi et religion est fortement soulignée. Faut-il pour autant parler, comme on le fait ici, d'*homogénéité* ? Les deux mouvements sont-ils réellement de même nature ? Ont-ils même principe et même sens ?

Correspondances

Certains discernent une *parenté* réelle, mais moins étroite, entre foi et religion. Ils découvrent des correspondances entre ce qui est vécu dans les attitudes ou gestes « religieux » et des éléments de la foi chrétienne ou de la vie évangélique. Telles sont, par exemple, les évocations notées à propos des valeurs « religieusement » vécues par des militants non chrétiens engagés au service de la Paix :

- « — Le sens vécu de la solidarité humaine : approche ou traduction laïque de la Communion des Saints,
- un amour marqué pour les plus petits et les plus pauvres : traduction laïque des Béatitudes,
- un respect de la dignité de la personne humaine : traduction laïque du respect des fils et filles de Dieu,
- une espérance dans un autre visage du monde. Il y a une eschatologie « religieuse » laïque (sans référence à Dieu) :
« Les épées seront transformées en charrues ».

La Foi guérit, anime et assume la religion

D'autres soulignent des aspects plus *dynamiques* de l'articulation entre foi et religion. La foi cherche une expression et un enracinement religieux, mais elle remet sans cesse en cause des attitudes religieuses où l'homme risque de s'aliéner et d'oublier le Dieu vivant. Une équipe s'efforce de récapituler ces multiples aspects de la relation foi-religieux :

« Seule la foi peut faire éclater ces coquilles dans lesquelles la religion risque d'enfermer l'homme. La foi vient renverser la

situation. Ce n'est plus l'homme qui se bâtit son Dieu, mais Dieu qui peut intervenir en l'homme pour orienter sa recherche. L'homme accepte de faire route avec Dieu pour le rencontrer. Il est en mouvement. La foi remet en question continuellement l'image que l'on se fait de Dieu et les attitudes envers lui et les autres hommes, que l'on avait crues définitives. La foi, éclairée par la Révélation, redonne à l'homme sa soif d'infini, en le poussant de l'avant, dans l'espérance de l'épanouissement total de lui-même, dans l'intimité de Dieu.

« Néanmoins, la foi en Jésus-Christ n'est pas opposée à la religion. Elle met en mouvement la vertu de religion, mais ne peut pas la remplacer. La foi animant le mouvement religieux de l'homme fera naître de nouvelles attitudes, un nouveau comportement, non seulement dans l'ensemble de la vie d'un homme — tous les actes d'un croyant peuvent avoir une dimension religieuse — mais dans les moments de sa vie où il veut exprimer sa relation à Dieu. C'est un besoin pour l'homme religieux d'exprimer dans *des actes spécifiques* cette relation à Dieu qu'il veut vivre par toute sa vie. La vie d'un chrétien doit être une offrande agréable à Dieu, mais cette attitude profonde qui commande sa vie doit pouvoir s'exprimer dans l'Eucharistie, et il cherchera à le faire par tout ce qu'il est, corps et âme, être personnel et social, marqué par son époque, sa civilisation, sa race — et même le milieu religieux dans lequel il baigne — car toute la « richesse des nations » doit pouvoir être assumée dans la foi au Christ.

« C'est bien *l'attitude du Christ* entrant dans l'humanité, c'est-à-dire dans un peuple précis, héritier d'une réflexion religieuse. C'est à l'intérieur de l'aspiration de tout ce peuple qu'il a voulu vivre sa relation à Dieu, assumant l'attente du peuple, ne changeant pas un iota à la Loi, mais transformant tout, comme du vin nouveau dans de vieilles outres. En vivant pleinement sa condition d'homme en relation étroite avec le Père, il a sauvé toute la condition humaine, il a rendu possible tout achèvement de l'homme, de tout homme, en lui près du Père ».

Une autre contribution apporte un accent un peu différent. Elle insiste sur la fonction de la démarche religieuse pour entrer en communion avec l'attitude filiale du Christ (conçue comme le modèle de la Foi), pour se l'approprier personnellement et collectivement :

« Le geste religieux est ce par quoi nous nous efforçons ensemble, en Eglise, à faire nôtre la foi de Jésus, la foi que ses

disciples ont vécue en communion avec lui après sa mort, une foi qui transcende ses modes d'expression tout en restant la même à travers d'autres modes, la foi de l'Homme-Dieu ».

Dans cette ligne, la réflexion serait à poursuivre, pour préciser le rapport entre « geste religieux » et démarche sacramentelle.

De la religion à la Foi

Le cheminement par lequel chacun peut accéder à la Foi ressemble, selon une équipe, au long cheminement de l'humanité à travers les tâtonnements de la conscience religieuse. La Foi apparaît alors comme la maturité (ou le facteur décisif de maturation) de toute recherche religieuse :

« Chaque individu, de même qu'au plan physiologique il revit au stade embryonnaire, dans son enfance et son adolescence, les divers stades d'évolution par où la vie, du stade végétal, est lentement parvenue au stade psychologique et religieux, de même au plan religieux, par une certaine analogie, l'Homme, avant d'arriver à une foi adulte, doit traverser divers stade d'évolution religieuse allant de la magie à la pureté évangélique, en passant par l'étape pédagogique de l'A.T. (la Loi). Tout homme est donc pratiquement appelé à récapituler pour son propre compte tout l'essentiel du cheminement religieux de l'Humanité et à s'élever lentement de la magie jusqu'à l'adhésion personnelle à Jésus-Christ ».

Cette représentation de l'itinéraire des consciences religieuses et de la conscience chrétienne pose cependant bien des questions. Ainsi le stade « primitif » est-il la *magie* ? Et surtout l'expérience religieuse est-elle le passage universel pour accéder à la Foi ? Sur ce dernier point, la même équipe demande qu'au moins on ne récuse pas la validité d'un cheminement ou d'un point de départ « religieux » :

« La foi en la présence universelle du Christ Ressuscité amène à penser que, des pires déviations religieuses, Dieu n'est pas totalement absent et qu'à travers elles, il continue à appeler sa créature : « Adam, où es-tu ? ».

« L'accès à la vraie foi est-il plus facile à partir du néant religieux absolu qu'à partir des formes embryonnaires, voire déviées, de la vie religieuse ? C'est possible. Mais si nous sommes

attentifs à découvrir la présence de Dieu dans des gestes *profanes* qui, chez ceux qui les posent, ne sont pas reliés consciemment à Dieu (à plus forte raison quand Dieu est consciemment refusé), est-il possible de penser que le Christ n'est pas présent de quelque manière dans des gestes si imparfaits soient-ils, qui sont posés en relation consciente et voulue avec la Divinité, même s'ils n'en connaissent pas bien le Nom ? Si nous cherchons des occasions de dialogue à partir de la vie « profane », pouvons-nous croire que ce dialogue est impossible à partir de « leur » religieux ? »

Une autre équipe, à propos de l'influence du milieu d'origine, maintient fermement la distinction nécessaire et l'articulation possible entre l'éducation religieuse et l'accès personnel à la foi :

« On naît païen, on devient chrétien. Notre famille et notre milieu nous transmettent tout un environnement religieux. Ils ne nous transmettent pas la Foi. Plus que jamais celle-ci demande un acte libre, longuement mûri et réfléchi. Mais le « climat » religieux dans lequel beaucoup ont vécu reste une réalité souvent favorable à la Foi et à la vie chrétienne ».

Comment la présenter ?

Une équipe surtout s'est attachée à proposer non pas des recettes, mais des essais élaborés à partir de son expérience pour une présentation de la Foi adaptée à la situation religieuse des hommes rencontrés. Voici les éléments essentiels de cette contribution.

Aux chrétiens

Il faut manifester simultanément l'originalité de la Foi et la place qui doit être accordée à la religion. C'est l'objectif que poursuit le schéma proposé :

- « L'attitude de foi *est essentiellement* :
- attachement à la Personne du Christ, Lumière et Vie, Seigneur et Sauveur, Origine et Terme de tout.
 - Relation personnelle et réciproque avec Dieu, vécue dans le cadre de l'Alliance.
 - Accueil du Don de Dieu.
 - Regard nouveau reçu de Dieu, qui nous fait voir et expérimenter Dieu dans la vie de chaque jour.

- Un combat avec Dieu, une Nuée plus ou moins lumineuse qui guide, une vie d'Amour avec Dieu.
- Le pari d'une vie qui a misé sur Dieu.

Elle s'exprime intérieurement par :

- Une vision particulière de l'Univers, des Hommes et des événements qui seront perçus dans toutes leurs dimensions, au-delà du sensible et du rationnel, comme : lieu de la présence de Dieu au monde (à l'inverse de la vision athée) — lieu de la rencontre en Dieu et l'Homme, mais par une adhésion libre et consciente (à l'inverse de la magie).
- Une attente active de l'Achèvement final : attente, car cet Achèvement déjà réalisé en Jésus-Christ n'est pas encore manifesté pleinement — active, car l'Homme doit participer à cet Achèvement pour la part qui lui revient, cet Achèvement étant à la fois donné et reçu.
- L'humilité et la paix intérieure, paix que ne détruit pas la conscience du Péché, lequel nous rend au contraire plus sensible le besoin du Christ Sauveur. Le chrétien est essentiellement un pécheur qui se sait sauvé.
- Une recherche continuelle, et du côté de l'accueil de Dieu, et du côté de l'engagement vital, existentiel.

Elle s'exprime extérieurement par :

- La référence continuelle faite entre les tâches humaines et l'enseignement reçu du Seigneur.
- L'engagement concret dans les tâches pour y vivre les signes du Royaume.
- Les actes rituels : actes humains conscients et libres, tendant à exprimer le Mystère de l'Alliance de Dieu avec l'Homme. Ces actes pourront être très semblables extérieurement à ceux d'autres religions, car les moyens d'expression corporelle sont limités, et le symbolisme de certains signes est universel (eau, feu, etc.), mais ils en diffèrent par l'esprit, en ce sens qu'ils seront conçus comme expression d'une Alliance d'Amour de Dieu avec l'Homme, Dieu voulant exprimer par la médiation d'un geste sensible sa rencontre intérieure, non sensible, avec l'Homme, mais non comme une emprise de Dieu sur l'Homme (magie) ou de l'Homme sur Dieu ».

Aux hommes non-religieux de notre temps

Faut-il attendre ou proposer un « préalable religieux » à l'annonce de l'Évangile ? La réponse de l'équipe est nuancée. Un certain éveil de la conscience est nécessaire. L'Évangile est inaccessible à celui qui n'attend rien, et ne se pose aucune question. Par contre :

« Avec l'homme conscient de sa valeur, de son pouvoir, de sa grandeur, mais situé dans une perspective de Progrès (donc non orgueilleusement fermé sur son petit savoir), il semble qu'il faille aller directement à l'essentiel, en lui évitant les piétinements, voire les enlisements, dans un religieux sans Christ ».

Ainsi l'équipe conclut-elle en insistant sur la place centrale à donner à l'annonce du Christ vivant dans l'évangélisation :

« Pour des athées épris de Progrès, une présentation adéquate du Christ semble être à la fois le point central de l'évangélisation et en même temps l'aspect de la foi qui leur soit le plus assimilable.

« En effet, outre que le Christ seul permet d'*intérieuriser* le Salut, étant à la fois Dieu et Homme (l'athée ne veut pas d'un salut extérieur à lui-même), Jésus est vraiment situé dans l'Histoire humaine, non pas comme un personnage mythique, mais comme un vrai personnage *historique*, réellement incarné, ne méprisant pas l'Homme, ni les réalités de la vie, mais les valorisant à l'infini.

« La *vision paulinienne* présentant le Christ comme prototype du Monde nouveau, de l'Homme nouveau pleinement libéré (Colossiens, Ephésiens) est certainement en mesure d'ouvrir tout homme de bonne volonté à une recherche religieuse, surtout à cause de cet aspect de *libération* auquel l'homme moderne est si sensible.

« Ainsi la présentation du Christ, non pas comme une Idée mythique, mais comme un Personnage historique, Vivant aujourd'hui et exprimant sa Présence dans le Mystère Eucharistique, Point Central autour duquel pivote toute l'histoire humaine, déjà pleinement « récapitulée » en Lui, semble bien être dans la ligne même du « kérygme » apostolique, et constituer la seule piste d'évangélisation à laquelle peuvent être sensibles nos contemporains ».

La mission de l'Eglise

La plupart des démarches religieuses relevées et examinées coexistent avec une *appartenance* à l'Eglise. Beaucoup d'entre elles s'accomplissent même dans l'Eglise et par elle. C'est à elle qu'on recourt, en l'absence d'autres structures ou moyens d'expression religieuse. Comment peut-elle être fidèle à sa mission dans la rencontre des infirmités si fréquentes qui grèvent les attitudes et les requêtes religieuses des hommes qui viennent à elle ?

C'est l'un des problèmes les plus difficiles qui sont posés aujourd'hui à la conscience chrétienne et spécialement à la conscience de ceux qui ont dans l'Eglise responsabilité de *pasteurs*. Les diverses contributions mettent en lumière un certain nombre de repères et ouvrent quelques pistes.

Attitudes pastorales

Tout en refusant les compromissions qui trahiraient les exigences de la foi, l'ensemble des équipes insistent sur la nécessité d'un effort d'accueil et de compréhension. C'est par un patient travail d'éducation qu'il faut aider chacun à accéder à une conscience religieuse authentiquement chrétienne.

Accueil

En présence des requêtes « religieuses » les plus déconcertantes, on souligne le devoir de déployer « beaucoup de compréhension et de délicatesse ». « Il faut faire très attention, note une équipe, à ne pas tout sabrer par une boutade ».

Une autre explique comment il faut répondre, en tout cas, au besoin souvent mal exprimé d'une *communauté* et d'une *sécurité* qui sont nécessaires à toute recherche, à tout progrès :

« Qu'un homme vienne s'adresser à l'Eglise de Jésus-Christ pour le soutenir dans sa quête de divin (même si ce divin est encore de type païen magique), pour s'agréger à un groupement religieux dont certains ont autant besoin que d'une communauté humaine, de quelque type que soit la démarche religieuse qui le guide, il a droit de trouver auprès de l'Eglise et de ses prêtres l'accueil compréhensif qui lui apportera la sécurité dont il a besoin pour progresser dans sa recherche du divin ».

Compréhension

La patience de notre accueil n'est d'ailleurs que l'expression d'une nécessaire modestie : nous avons souvent du mal à comprendre ce que cachent les formulations ou les démarches de nos interlocuteurs. Nous aussi, nous devons chercher.

« Cela suppose, écrit une équipe, humilité et esprit d'accueil à l'égard des gens, afin de pouvoir discerner, sous des expressions religieuses maladroites et très imparfaites, les éléments d'un véritable esprit religieux ».

« On n'est pas toujours sûr, remarque une autre, d'avoir saisi exactement ce que pensent les gens, qui ont toujours beaucoup de peine à s'exprimer au point de vue religieux ».

Une troisième équipe ajoute : « Les gens simples ne sont pas des intellectuels ; ils pensent avec leurs bras, leurs gestes, leur instinct ».

C'est le danger, maintes fois dénoncé, des attitudes à la fois naïves et brutales d'intransigeance, le danger de pénaliser les pauvres, de refuser la réponse que doit l'Eglise, si elle veut être fidèle à l'Evangile, « à la pauvreté de ceux qui ne savent pas exprimer, traduire, crier leur vraie question ».

Derrière les formes d'expression les plus contestables, il faut s'efforcer de rejoindre l'intention profonde, qui constitue le véritable terrain de rencontre et de dialogue. C'est à ce niveau seulement, précise une équipe, que peut s'instaurer une contestation chrétienne et utile :

« Contester ? Il semble qu'il faille pour cela dissocier l'intention qui inspire cette religiosité, intention qui, dans sa racine, peut être valable, même si elle est mêlée d'éléments aliénants (ignorance, peur), de la forme inadéquate qu'elle revêt. La critique de cette forme et expression apparaît nécessaire, mais à condition qu'on ait pu auparavant se référer à l'intention plus ou moins inconsciente qui la dicte.

« Autrement dit, une contestation n'est vraiment possible avec quelque chance d'efficacité que lorsqu'on a pu se mettre au niveau de l'autre pour découvrir, à travers des formes infantiles ou aliénantes, cette intention profonde qui peut être le fruit de la grâce prévenante. Là plus qu'ailleurs, car on touche au plus profond de l'être, à l'inconscient qui ne s'exprime que très peu ou maladroitement, il faut être discret, et tenir compte par-dessus tout de la maxime de saint Paul : la vérité dans la charité ».

Education

L'Eglise ne peut se contenter d'accueillir et de sacraliser les requêtes religieuses que lui adressent les hommes. A l'exemple du Christ, elle a mission de purifier et d'approfondir sans cesse leurs démarches et leurs aspirations. Elle ne peut ni satisfaire ni canoniser toutes leurs demandes.

Sa mission d'éducation impose une grande vigueur pour dénoncer tout ce qui est aliénant pour la conscience humaine. Elle requiert, en bien des cas, le courage du refus. « Quand un enfant demande une boîte d'allumettes... » commence une équipe, paraphrasant à sa façon Mt 7, 9 - 10. Une autre souligne l'unanimité qui est requise des prêtres « pour refuser le rôle de druides ».

Aussi bien l'effort pastoral consiste-t-il à aider chacun dans sa recherche, à inviter au progrès, au dépassement, et non à dispenser des paroles ou des gestes rassurants. C'est l'objectif que définit une équipe :

« Etre soucieux de faire en sorte que cette sécurité qu'apportera à l'homme l'accueil de l'Eglise ne le ferme pas à tout progrès ultérieur, en l'installant dans une fausse sécurité de type aliénant, et en le satisfaisant à bon compte par le maintien dans son infantilisme religieux, mais l'oriente vers des dépassements ».

L'éducation religieuse consistera simplement, dans de nombreux cas, à rétablir l'homme dans sa vérité humaine. C'est ainsi que les confusions entretenues concernant la vertu thérapeutique de certains gestes ou objets « religieux » sollicitent l'Eglise à « témoigner du respect que les chrétiens doivent avoir pour la science ». Suivant la formule savoureuse de l'équipe qui relève cette exigence : « ne pas hésiter à renvoyer aux médecins ou aux vétérinaires suivant les cas ».

Certains soulignent la prudence et la patience nécessaires dans ce travail d'éducation : « Ne pas brûler les étapes dans notre présentation de la vraie religion », note une équipe. Une autre évoque l'exemple de Jacques Dournes et rappelle l'impossibilité d'adopter une attitude négative systématique à l'égard de tout ce qui est « religieux », sous peine de rejeter l'homme dans l'athéisme. Une troisième insiste sur la nécessité d'une perspective *constructive* :

« Dénoncer l'aliénation ? Oui, il faut y tendre, en veillant bien à ce que cette dénonciation, quand il s'agit des pauvres et

des petits, ne leur apparaisse pas comme un mépris de notre part, et ne détruise pas sans espoir de renouveau le fragile équilibre sur lequel ils s'appuyaient, les acculant à un blocage psychologique et un repli orgueilleux sur eux-mêmes ou au néant. Une contestation trop massive, comme celle du radicalisme laïc, si elle semble avoir vidé les gens de toute aliénation religieuse, ne semble pas les avoir libérés pour autant ».

Ce travail pastoral d'éducation suppose beaucoup de lucidité, de courage et d'espérance. C'est la conclusion que nous proposons deux équipes. Courage et lucidité d'abord, car c'est un travail jamais achevé : aucun peuple, aucun homme ne peut être considéré comme définitivement évangélisé :

« Ce pays a-t-il été vraiment évangélisé ? Il est possible qu'il ne l'ait pas été vraiment. Mais même s'il l'a été, il n'est malheureusement pas étonnant de constater, de longues années après, l'état de dégradation du contenu des gestes chrétiens. L'évangélisation ne peut être faite une fois pour toutes ».

« Pour tout groupe humain, comme pour tout individu, la foi est un trésor fragile, une graine qui grandit ou dépérit, un don toujours offert et qu'il faut sans cesse accueillir dans un acte libre toujours plus conscient ».

Confiance pourtant. Confiance en l'homme dont la vocation dépasse toujours la situation. Confiance en la force de l'Évangile. Il ne faut pas se méprendre sur le sens de la parabole du vin nouveau et des vieilles outres :

« Si de vieilles outres ne peuvent se rajeunir, il n'en est pas de même de l'être humain appelé à devenir « homme nouveau », à se rajeunir, à se rénover. Il faut croire que le vin nouveau du Christianisme est en mesure de rénover les vieilles outres dans lesquelles il est versé ».

Remèdes ou chemins

Quelle que soit la qualité de ses dispositions, le pasteur qui affronte aujourd'hui les déviations ou les équivoques de la religiosité ne peut manquer de conclure qu'il y a des décisions à prendre, des transformations à promouvoir. Les équipes insistent sur trois points principaux : la sobriété nécessaire, la relativisation de l'expression religieuse, et les étapes à inventer ou rétablir, dans une perspective d'évangélisation.

Sobriété des représentations et des rites chrétiens

S'il faut accueillir sans prévention et s'efforcer de comprendre les démarches personnelles, il faut veiller scrupuleusement, par contre, à ce que véhicule ou laisse entendre toute expression publique de l'Eglise : « Devant témoins, note une équipe, il faudra être plus ferme dans la dénonciation (de l'aliénation) que dans les cas individuels. Quand d'autres sont en cause, il est nécessaire d'être plus net, même si certains doivent être choqués. Dans une assemblée, il faut opter pour l'avenir ».

La vigilance et la discrétion sont d'autant plus nécessaires quand le « public » n'est pas spécifiquement chrétien et quand on ne peut rendre compte de la signification des gestes posés :

« Quand nous sommes en présence de gestes qu'accomplissent à la fois des chrétiens formés et des gens simplement « religieux », nous devons nous poser deux questions :

- si ces gestes sont publics, comment vont-ils être interprétés par ceux qui les voient, religieux et non chrétiens ?
- Ces gestes peuvent-ils faire l'objet d'une catéchèse, d'une formation chrétienne, être un point de départ ? (la bénédiction d'une maison, à l'intérieur d'une famille chrétienne, avec dialogue, lecture de l'Evangile, prière commune, est bien différente de la bénédiction publique des eaux d'une rivière lors d'une fête locale où assistent chrétiens, croyants et non croyants) ».

Souvent le contenu peu ou pas chrétien qui s'est attaché à telle ou telle expression religieuse dans la mentalité courante ne pourra être transformé sans qu'on renonce à l'expression elle-même :

« On peut se demander, observe une équipe, s'il est souhaitable de maintenir certains rites ou certaines démarches de cette religion traditionnelle, en espérant pouvoir « christianiser » le contenu de conscience des personnes qui les posent.

« Il ne nous semble pas que le nouveau contenu religieux dont nous avons essayé d'affecter ces gestes ait entraîné une évolution de la conscience religieuse traditionnelle. Le geste traditionnel maintient une croyance traditionnelle.

« Il semble que nous n'ayons pas à maintenir tous ces rites et gestes anciens, mais à faire des choix et à ne retenir parmi eux que ceux qui ont une capacité de porter une foi vraie en Jésus-Christ ».

Ainsi, par rapport à sa propre tradition liturgique ou paraliturgique, l'Eglise paraît appelée à des choix et à des renoncements :

« Il nous semble, écrit une autre équipe, que l'Eglise devrait s'appliquer à supprimer, dans le culte chrétien, toutes les expressions religieuses qui maintiennent les gens dans des attitudes inconciliables avec la foi chrétienne. Ex. : certaines exagérations dans la façon d'honorer les Saints, la Vierge Marie ; place trop grande accordée à la prière pour les morts ».

La vérité de l'expression religieuse requiert donc un effort vigoureux de dépouillement. Une équipe va jusqu'à préconiser la pauvreté intellectuelle, comme un moyen de rendre aux pauvres leur place dans l'Eglise. Elle insiste surtout sur la nécessité de réviser — ce qui demande une certaine vigueur intellectuelle — dans notre catéchèse du Mal tout ce qui pourrait accréditer le manichéisme et dans notre présentation de la Providence tout ce qui pourrait conduire au fatalisme ou à la démission :

« Il est bon de réfléchir, avec les chrétiens pratiquants, sur le sens de la Providence, qui est bien autre chose que l'antique « destin » ou que la toujours jeune « déesse de la chance », et qui fait appel au libre engagement, à la liberté réfléchie de l'homme, fils de Dieu et frère du Christ.

« Ces chrétiens doivent même accepter certains sacrifices dans leur comportement, si celui-ci contribue à entretenir chez leurs frères le goût des superstitions ».

Souvent les transformations qu'on s'efforce de promouvoir ne sont pas comprises, et mal acceptées. Ce n'est pas une raison suffisante pour y renoncer. On éprouve là, cependant, l'importance d'attitudes convergentes et le prix d'une explication, généralement difficile. Voici, par exemple, comment une équipe revoit les décisions prises pour la liturgie du 11 novembre :

« Suppression du catafalque et de la garde d'honneur devenus anormalement le centre de la célébration. Allègement des décorations tricolores. Attitudes divergentes par rapport à la messe ou à son refus :

— certains prêtres ont maintenu la messe, mais en l'« imposant » dans sa signification véritable à cette foule de non pratiquants : les chants ont été choisis pour exprimer les idées d'unité, de paix. Evidemment refus de la messe des morts ;

— d'autres prêtres ont préféré se contenter d'une liturgie de la Parole.

« Ces attitudes n'ont souvent pas été expliquées dans leur détail. Accueillies isolément, elles ont pu paraître parfois arbitraires. Mais leur convergence révèle un esprit assez facile à discerner. Dans ce genre de choses, paradoxalement, c'est peut-être les demi-mesures qui sont les plus mal comprises ».

La foi dans la vie

Pour un certain nombre, le remède aux excès ou aux infirmités de la religiosité est à chercher avant tout sur un autre registre : celui de la foi vécue dans le quotidien, dans la totalité de l'existence.

C'est le sens de l'effort entrepris par une équipe auprès de travailleurs en déplacement, qui ne conservent qu'une référence « folklorique » à la religion de leur enfance. Le dialogue avec eux cherche à réintroduire l'actualité de leur propre vie. La participation de certains d'entre eux à des groupes d'A.C. leur permet de rencontrer une foi vécue par des adultes, qui s'appliquent à en saisir le lien avec leurs expériences et leurs problèmes de tous les jours.

Une autre équipe insiste sur la nécessité de « présenter une foi terriblement incarnée dans l'humain, de montrer (plus par nos vies que par nos « baratins ») combien il n'y a pas de coupure entre l'humain et le religieux » (c'est-à-dire, selon le vocabulaire de cette contribution, entre l'humain et la foi).

C'est, poursuit-elle, une exigence que nous éprouvons tout spécialement dans notre recherche d'un langage chrétien qui soit accessible à tous :

« On a en particulier du mal à parler de la *résurrection* (sourires pendant le sermon aux enterrements). Cependant un homme qui redémarre dans la vie entre bien dans le dynamisme de la *résurrection*.

« Mais comment l'expliquer, le faire découvrir ? Il faudrait d'abord que pour nous-mêmes il n'y ait pas de coupure entre expérience humaine et religieuse (chrétienne ?), vie et *résurrection*.

« Pour les gens, ce qui ne vient pas se greffer directement sur leur expériences humaine n'a pas prise ».

Des étapes

L'éducation de la conscience chrétienne est une œuvre de longue haleine. L'étincelle « religieuse » n'est généralement qu'un point de départ. Il reste, selon le schéma résumé par une équipe, à passer « de la crainte à l'Amour, de l'individualisme à l'universalisme ».

Mais il ne suffit pas d'admettre des étapes dans l'itinéraire personnel de chacun. Plusieurs soulignent la nécessité d'en ménager également dans l'itinéraire officiel qui permet d'accéder à la vie sacramentelle, c'est-à-dire à un christianisme de plein exercice.

L'exigence élémentaire, c'est d'accompagner l'admission aux sacrements d'une catéchèse suffisante pour en dévoiler le sens et la portée véritables :

« Redonner aux Sacrements toute leur importance, en rétablissant toute une *catéchèse* autour de leur réception, et en particulier en généralisant l'effort de catéchèse des parents qui demandent le baptême pour leurs enfants ».

Mais le problème n'est pas seulement de restituer les sacrements dans leur authenticité. Ce sont les hommes qu'il faut aider et accompagner dans leur cheminement vers un christianisme authentique. Et cela paraît exiger non seulement une amélioration et un développement de la catéchèse sacramentelle, mais l'instauration de structures nouvelles, plus adaptées aux degrés successifs de l'accès à l'Eglise :

« Ce qu'il faut, écrit une équipe, c'est que l'Eglise repense la catéchèse et le ministère sacramentel en fonction de l'accueil de ces pauvres, les prenant au stade où ils en sont, pour les mener progressivement vers un dépassement religieux. Problème des pré-sacrements du paganisme et du judaïsme, qui n'ont pas d'équivalents dans le christianisme.

« C'est tout le problème posé par une Pastorale sacramentelle entièrement à revoir, dans la mesure où elle ne prévoit pas *d'étapes rituelles* dans l'admission aux sacrements ».

Des étapes rituelles pré-sacramentelles, qui permettent au religieux encore imparfaitement christianisé de s'exprimer et de se dépasser, c'est encore ce qu'on demande en réclamant l'institution ou la restauration de *structures catéchuménales* :

« Inventer les structures d'Eglise dans lesquelles seraient honorées les dimensions religieuses des gens, même si elles ne sont pas encore totalement christianisées.

« C'est tout le problème d'un catéchuménat à restaurer dans l'Eglise ».

Sens musulman et sens chrétien de Dieu et de l'homme

Une équipe en Afrique du Nord

La perspective de l'Islam

Dieu et l'homme dans l'univers musulman

Dieu, l'existant absolu, d'une part, d'autre part tout ce qui n'est pas lui. L'évidence fondamentale pour un musulman semble bien être l'opposition entre deux modes d'être radicalement hétérogènes sans qu'il soit facile de déterminer laquelle des deux intuitions est réellement première.

Est-ce la conviction de l'existence de Dieu, le sens quasi-expérimental de sa présence en arrière-plan de tout existence mondaine ? Est-ce au contraire le sens aigu de l'inconsistance (ou de l'insuffisance) des phénomènes ?

L'ordre des perceptions doit varier selon les individus, selon les tempéraments spirituels et il importe surtout ici de voir leur étroite corrélation.

Remonter à Dieu à partir du monde créé comme l'ont proposé la Bible et la théologie chrétienne tout au long des siècles ne semble pas constituer une démarche essentielle à la tradition islamique. Ce n'est certes pas une tentative impie, et tout un courant rationaliste bien vivant s'y est employé. Mais ce courant a surtout une signification apologétique, car pour un musulman Dieu n'apparaît-il pas d'emblée comme plus évident que le monde ? Et n'est-ce pas le dévaluer que de le fonder à partir des réalités éphémères de la Création ?

Dieu est ressenti, éprouvé, de façon plus ou moins intense selon les individus, mais générale. Certains souligneront le caractère rationnel de cette affirmation qui apparaît comme une sorte d'axiome métaphysique fondamental, véritable condition de toute recherche ultérieure, à tel point qu'un homme se disant « athée » est disqualifié a priori et l'on doute qu'il puisse

apporter une solution valable à aucun problème humain (1). Mais pour la plupart des musulmans, Dieu est d'abord le *Maître*, l'auteur de toute existence, souverainement transcendant et libre par rapport à tout ce qu'il crée, quelqu'un dont chacun dépend et auquel on a des comptes à rendre. Dieu est invoqué à chaque instant, que l'on demande sa bénédiction ou son pardon, que l'on affirme sa science et sa domination universelle, que l'on rende grâce.

Au regard de l'existant absolu, le musulman ne voit pas spontanément la *création* comme un tout cohérent, organisé, dont l'homme serait la clé de voûte, destiné par Dieu à une domination presque seigneuriale ainsi que le représente la Bible (2). Ce qui existe n'a de réalité, de densité que reçue à chaque instant de Dieu lui-même. Tout est suspendu au vouloir Divin, au « décret » souverain et toujours libre. Plutôt que d'une création prise globalement, rigoureusement ordonnée par des lois qui règlent les interactions des phénomènes les uns sur les autres, il faut parler d'êtres créés dans l'instant, dont le lien essentiel avec le vouloir absolu apparaît beaucoup plus fortement que les multiples liaisons qu'ils entretiennent entre eux.

Certes, l'évidence de ces liaisons est perçue, ici comme ailleurs : c'est la condition de toute réussite humaine face à la nature et la science expérimentale, même la plus élevée, n'a jamais, à notre connaissance, posé à la conscience religieuse musulmane que des problèmes d'accommodement avec la lettre de la parole révélée. Mais le jeu des causalités secondes est toujours relativisé, semble-t-il, par la conscience intense de la causalité première qui ne fait pas vraiment nombre avec les autres car elle les domine toutes à chaque instant.

Le décret divin qui régit les êtres transcende toutes les « lois » que la science et le raisonnement permettent à l'homme de découvrir. Il interdit à cette découverte toute prétention à la vérité absolue car Dieu n'est limité dans sa liberté par aucune de ces « lois ». Celles-ci relèvent davantage d'une sorte de coutume que d'un vrai déterminisme.

Ainsi pour un esprit façonné par la communauté et la foi islamiques, l'évidence première est davantage l'existence de Dieu

(1) La chose a été dite devant l'un d'entre nous au cours d'échanges sur la limitation des naissances.

(2) Dans le Coran c'est Dieu qui donne leurs noms aux animaux et non l'homme.

Mystère de Dieu et révélation

que celle du monde. A la limite on pourrait presque dire que Dieu est le seul existant véritable, tout ce qui n'est pas lui n'ayant d'être que reçu de lui, à chaque instant, n'ayant même pas de véritable « nature », si l'on prend ce mot dans le sens que lui a donné la philosophie grecque (3).

Le Dieu de l'Islam n'apparaît donc pas essentiellement comme la conclusion d'un raisonnement plus ou moins conscient, de type déiste. Il n'est pas d'abord l'Être nécessaire que l'on doit admettre à l'origine des phénomènes. Il est bien davantage celui qui englobe et fonde tout être, une perception a priori antérieure à toute expérience et transcendant l'homme comme tous les êtres créés.

Le Dieu de l'Islam est d'abord, comme celui de Moïse et de beaucoup d'autres religions, un tout autre que l'homme. Comment pourrait-il être vraiment connu en partant d'êtres créés ?

Plus évidente que celle du monde, son existence n'a pas à être démontrée et sa nature serait réduite si on prétendait lui appliquer une qualité ou un concept tirés de ce monde (4).

Inconnaissable à lui-même ce Dieu souverain fait que toutes choses demeurent à leur racine une énigme pour l'homme, puisque le décret divin peut à tout instant modifier le cours de sa création. L'intelligence humaine, antérieurement à toute révélation, se trouve donc prise entre deux abîmes de ténèbres.

Les manifestations successives de Dieu à l'humanité, « paroles » retransmises fidèlement par les prophètes d'Adam à Muhammad ne bouleversent pas radicalement cette situation fondamentale.

Par la voix des prophètes, Dieu arrache l'homme à l'angoisse métaphysique et religieuse en lui révélant essentiellement un chemin à suivre, une « direction », mais Dieu ne dévoile pas

(3) « Ce qu'est un être se réduit à son existence hic et nunc dans la dépendance absolue de ce que Dieu veut ». (R. ARNALDEZ : *L'Islam et l'humanisme*, in Bull. St. Jn. Baptiste, oct. 1966, p. 19).

Tout l'article analyse le caractère très existentiel, moderne par bien des côtés, de la vision du monde musulmane.

(4) Coran : « Rien ne lui est semblable ». « On ne l'interroge pas sur ce qu'il fait ». Formule souvent citée par les mystiques : « Gloire à celui qui n'a donné à ses créatures pour le connaître que leur impuissance à le connaître ».

La foi et la participation à la communauté

son mystère. D'ailleurs une telle manifestation serait-elle supportable par l'homme ?

Ce qui est révélé ce n'est pas un message sur Dieu, sur sa nature, c'est de nouveau un décret, appel adressé à l'homme pour qu'il fasse soumission dans la foi et qu'il organise son existence terrestre suivant un certain nombre de normes voulues par son créateur et maître.

Pour un musulman, la foi n'est pas seulement une réponse humaine à la parole divine. Elle s'enracine plus profondément encore dans l'homme car elle est d'abord reconnaissance de la vérité ontologique la plus fondamentale : celle de la dépendance absolue de toute chose par rapport au seul être véritable. En ce sens la foi est pour l'homme l'attitude la plus naturelle, la plus spontanée.

Tout homme naît musulman et l'Islam loin de réduire la foi à l'appartenance à la communauté musulmane voit dans des personnages comme Moïse ou Abraham des hommes qui furent de parfaits croyants.

La foi, c'est la mise en vérité de l'homme. Elle le découvre de tout orgueil intempestif, de la démesure qui le pousse à se considérer comme le seigneur de la création alors qu'il est lui-même tiré de l'argile. Elle lui permet d'échapper à l'idolâtrie des créatures en affirmant la fragilité et la pauvreté de tout ce qui n'est pas Dieu.

La foi est ainsi la seule attitude vraiment raisonnable, la seule qui corresponde à la situation de l'homme, être créé parmi les créés. Mais elle correspond aussi à la volonté divine elle-même, l'homme recevant de Dieu son existence pour qu'il l'adore, qu'il le reconnaisse comme son Seigneur et qu'il lui soumette sa vie entière.

Un tel idéal ne se laisse pourtant pas facilement réaliser et l'histoire humaine montre plus d'exemples d'hommes qui ont dévié que de croyants qui ont su marcher sur « le chemin de Dieu ». L'histoire ne montre surtout pas d'exemple de communauté organisée comme un peuple fidèle antérieurement à la révélation coranique ou en dehors d'elle.

L'Islam, au contraire, prétend réaliser cet idéal, et il peut le faire sans tomber dans l'orgueil car il s'origine tout entier dans l'initiative divine. Pour Dieu en effet il s'agit moins d'in-

terpeller chacun en particulier que de voir grandir parmi les « nations » une « nation soumise » dont toute la vie collective soit réglée selon la loi révélée, une « communauté témoin ».

La foi qui est tout ensemble reconnaissance d'une situation existentielle fondamentale et adhésion à la parole révélée, conduit donc l'homme naturellement à la communauté musulmane. La pleine « réponse » de l'homme à Dieu c'est le « Oui » donné à la révélation transmise par les prophètes et scellée dans le Coran, un « Oui » qui conduit à l'engagement dans un peuple.

A l'intérieur de ce peuple, le croyant pourra devenir un vrai serviteur de Dieu, ce Dieu inconnaissable dont la miséricorde est venue au devant de l'homme pour le guider. Les ténèbres demeurent, qu'il s'agisse de Dieu lui-même ou de la nature intime et dernière de toute chose, mais l'homme sait désormais ce qu'il a à faire.

Telles nous semblent les lignes de force majeures d'une certaine mentalité musulmane, le squelette point trop caricaturé, nous l'espérons, qui donne a priori à un homme formé dans l'Islam une vision du monde et de son propre rapport à Dieu bien différente de la nôtre.

Nous tenterons maintenant de préciser les termes de cette différence fondamentale — non pour cultiver l'antithèse gratuitement — mais parce que la conscience aussi claire que possible de ces fondements est une des conditions du dialogue, étant entendu qu'il ne s'agit pas du dialogue entre l'Islam et le Christianisme abstraitement considérés, mais entre hommes du 20^e siècle ayant grandi dans des univers de pensée distincts. Univers faits de réflexion religieuse, de foi, mais aussi de civilisation et de culture.

Nos propres conceptions

Chrétiens occidentaux, nous voulant « modernes », nous avons été formés et nous baignons encore par la majeure partie de nous-mêmes dans un univers psycho-religieux qui repose sur des bases tout autres que celles de l'univers islamique. Ces bases sont le résultat complexe d'un dialogue séculaire, plus ou moins difficile mais généralement fécond, entre le christianisme et la mentalité « moderne » née du progrès sous toutes ses formes.

Essayons très modestement de préciser en quoi ces bases se distinguent de la « vision du monde » qu'inspire encore l'Islam.

Nous résumerons en quelques propositions les dogmes fondamentaux sur lesquels les sociétés industrielles d'aujourd'hui tendent à fonder leur existence, pour mieux mesurer comment ces principes remettent nécessairement en question les univers religieux traditionnels.

Ensuite nous essayerons d'exprimer comment notre foi chrétienne cherche à s'harmoniser avec l'attitude « scientifique », pour que, conservant l'essentiel de cet acquis, nous puissions envisager un nouvel approfondissement de notre foi, en référence aux plus authentiques valeurs religieuses de l'Islam.

Un univers " profane "

Dans la mentalité occidentale moderne, « exister » signifie tomber dans le champ de l'expérience.

Et ce champ s'est élargi progressivement à partir de la nature jusqu'à l'esprit de l'homme lui-même. Le « réel », c'est ce qui s'observe, s'analyse, se mesure, et l'histoire de toute pensée accédant au monde moderne nous semble caractérisée par l'élimination de toutes les forces obscures, dieux, démons, ou esprit.

L'expérience rationnellement conduite fait seule autorité. Elle permet à l'homme d'accéder progressivement à une connaissance exacte des choses et de lui-même, une connaissance qui prétend à l'universalité. Ainsi beaucoup d'européens (en particulier coopérants) vivant en Afrique du Nord et profondément déroutés par une mentalité très différente de la leur, sont tentés de n'y voir qu'un « retard ». D'où leur désintérêt pour ces structures de pensée qu'ils jugent vouées à disparaître rapidement ou à être absorbées dans une « modernité » universelle et uniforme.

Exister c'est donc tomber sous les sens et ce dont l'homme fait ainsi l'inventaire lui apparaît de plus en plus comme cohérent, auto-suffisant, au fur et à mesure de la découverte des lois qui régissent l'enchaînement des phénomènes. Et là même où ces lois échappent à l'homme on sait qu'elles existent. La fragilité des choses et de l'homme demeurent, mais comprises et assumées.

L'homme domine ainsi le monde en le transformant ou simplement en le connaissant, et cette prise de possession donne

Situation de notre foi

un sens à son histoire terrestre individuelle et collective. Non seulement ce sens suffit au plus grand nombre mais il apparaît de plus en plus (?) comme le seul valable, le seul qui mette l'homme en vérité par rapport au monde, à l'écart de toutes les prétentions plus ou moins évanescences des religions.

Dieu n'est plus du tout dans l'ordre des évidences premières. Echappant à toute expérimentation de type empirique il fait figure d'hypothèse invérifiée, de question ouverte. S'il existe vraiment, on attend qu'il se manifeste d'une façon ou d'une autre.

Chrétiens occidentaux nous participons largement à cette mentalité « moderne ». Nous nous en démarquons essentiellement par l'affirmation de l'existence « d'un autre ordre » de réalités, celle de Dieu, de sa vie qu'il nous communique en Jésus-Christ.

Car nous admettons de plus en plus la cohérence et une certaine suffisance du monde, ce que beaucoup appellent « l'ordre de la création », totalement régi par des lois de causalité et dans lequel Dieu n'intervient pas.

Le miracle qui constituait autrefois la pierre d'angle de l'apologétique nous générerait plutôt aujourd'hui, parce que nous en suspectons toujours un peu l'authenticité, mais aussi parce que nous avons une autre idée de l'action de Dieu, auteur d'un certain « ordre » du monde et qui ne contredit cet ordre que pour donner à l'homme des « signes » très privilégiés.

Nous avons admis que Dieu puisse être dit « intellectuellement superflu » (Robinson) au sens où toute représentation religieuse loin de servir l'homme de science le détournerait plutôt de la découverte des *vraies causes* des phénomènes.

Dieu paraît inutile jusque dans le domaine moral puisque, de fait, la majorité de l'humanité actuelle, rejetant Dieu, ne sombre pas pour autant dans le désordre absolu, mais s'avère capable de découvrir sens et valeur à l'existence humaine considérée dans sa seule horizontalité.

Tout cela, nous l'avons intégré. Non seulement nous pensons qu'un athée moderne n'est d'aucune façon un « sous-homme », mais nous verrions presque dans l'athéisme une sorte d'état « adulte » de l'humanité. Le vrai Dieu n'est-il pas par définition « caché » ? Et s'il accepte la possibilité de l'athéisme, cela doit bien avoir un sens.

Nous cherchons ce sens du côté de la liberté voulue par Dieu pour l'homme. Ce que Dieu attend de nous n'est pas prosternation d'esclaves se sachant sous le joug d'un autre, c'est une ouverture libre de personnes aux personnes divines. L'athéisme apparaît ainsi bien souvent comme rejet légitime de toutes les « fausses idées de Dieu » véhiculées par les religions non chrétiennes et par le Christianisme lui-même dans la mesure où il s'est modelé sur elles.

Athéisme purificateur par lequel les croyants eux-mêmes devraient passer pour répondre aux questions de leur siècle et pour accéder à la foi au Dieu vivant et personnel.

L'athéisme moderne combat en effet efficacement la tendance paresseuse qu'ont souvent eue les hommes de s'en remettre à Dieu pour la solution de leurs problèmes. Il met les sociétés humaines face à leurs responsabilités, dont les considérations sur « l'au-delà » venaient les détourner. Il permet finalement à l'homme de réaliser, souvent de façon plus efficace dans l'incroyance qu'au stade « religieux », la vocation donnée par Dieu à l'homme : « achever » la création, soumettre la terre.

Ainsi parvenons-nous tant bien que mal à intégrer l'incroyance dans notre vision chrétienne du monde et de son rapport à Dieu. Nous remarquerons simplement ici que cette vision des choses fait intervenir à la fois des données de fait (l'autonomie de l'homme qui paraît grandir) et des données proprement bibliques comme celle du rapport personnel homme-Dieu. Elle ne peut donc être comprise par des musulmans que s'ils accèdent à des conceptions « scientifiques » et s'ils rentrent dans notre propre sens de Dieu. Reconnaissons que c'est leur demander de faire l'essentiel du chemin.

Face au développement d'un univers profane se pensant auto-suffisant nous tendons de plus en plus à fonder notre foi sur « l'événement Jésus-Christ » irruption de la parole et de la vie de Dieu dans notre humanité.

Jésus-Christ, disons-nous couramment, vient révéler à l'homme une dimension nouvelle et supérieure de son existence, un secret tenu caché jusque là : le projet de Dieu d'associer l'homme à sa vie propre, de l'introduire dans l'intimité d'une relation trinitaire, d'en faire un coopérateur de son œuvre de salut.

La foi tend à devenir pour nous essentiellement la détermination libre de l'homme face à l'événement Jésus-Christ. Elle est liée par essence à la rencontre de Jésus-Christ, au Kérygme, à la nouvelle du salut représentée par l'Eglise.

En Jésus-Christ nous affirmons avoir reçu la plénitude de la révélation et de la grâce. Non seulement au cœur de notre foi, mais comme son fondement, se trouve le fait historique du Messie « homme parfait » sur lequel tout homme est désormais invité à modeler son existence. Nous sommes plus sensibles à tout ce que cette humanité « achevée » réalise comme promotion de notre propre humanité qu'à l'autre volet des paradoxes évangéliques : le Christ révélateur du Père, tout entier tourné vers « plus grand que lui ».

Auto-critique

Il n'est pas question de nier tout ce qu'il y a de positif dans l'esquisse précédente. Les athéismes modernes sont des faits aussi irrécusables que le progrès de l'homme dans la connaissance et la domination des choses (sinon de lui-même). Notre foi doit s'efforcer de les comprendre, de les situer dans le « dessein » de Dieu, et de faire droit à certaines de leurs requêtes fondamentales.

De même notre réflexion chrétienne ne saurait s'égarer en centrant toute son attention sur le « fait Jésus-Christ », sur la nouveauté et la portée décisives de son incarnation.

Mais nous voudrions ici commencer de mettre en lumière quelques-unes des difficultés que soulève, en face d'interlocuteurs musulmans, ce témoignage rendu à notre foi.

Habités comme nous le sommes à ne plus voir la main de Dieu dans les causes secondes, nous sommes très mal à l'aise quand des musulmans expriment leur foi à ce niveau. « Dieu nous refuse la pluie cette année, la famine va s'aggraver. Dieu sait ce qu'il fait, disent-ils, qui prétendrait le juger ». Notre témoignage (scepticisme suggéré quant à l'action de Dieu en ce domaine, affirmation de la responsabilité de l'homme et de la société...) apparaît immédiatement comme celui d'hommes athées, voire « marxistes », ce qui s'explique d'autant mieux que nous ne pouvons pas exprimer habituellement notre propre sens de l'action de Dieu.

Et il subsiste tout le problème d'une attitude de foi ayant valeur spirituelle bien que vécue dans une conception archaïque du rapport de Dieu au monde (cf. attitudes semblables dans l'ancien et le nouveau testaments).

Le *Christocentrisme* de notre réflexion sur la foi (sans doute très lié à l'envahissement de l'univers occidental par la pensée

incroyante) entraîne un autre type de difficultés. Il s'agit du prix que nous attachons aux contenus de conscience religieux des musulmans.

Certes il ne peut s'agir de minimiser d'aucune façon ce que nous avons reçu du Père en Jésus-Christ pour nous faire plus proches de l'Islam. En Jésus-Christ, c'est une plénitude insurpassable de révélation qui nous a été transmise (« qui m'a vu a vu le Père »). Devenus « fils » dans le « Fils », nous participons en toute rigueur de termes à la vie de Dieu.

Nous devons cependant avoir un souci égal de ne rien réduire a priori des contenus de conscience religieux de nos frères non-chrétiens. Car « le Verbe éclaire tout homme venant en ce monde », et nous ne saurions mesurer la profondeur ni l'extension de cette illumination. Nous le ferions si nous ne pouvions plus penser aucune vérité du rapport de l'homme à Dieu en dehors de la connaissance explicite de Jésus-Christ, si aucune foi authentique, et déjà surnaturelle, ne pouvait exister, selon nous, comme attente et préparation de cette rencontre.

Loin de nous enfermer dans la possession tranquille du surnaturel chrétien, ne devons-nous pas accompagner les hommes et les peuples que l'Esprit de Dieu achemine vers le Mystère central, mais qui vivent encore l'Avent de cette révélation, un Avent qui pour l'immense majorité des hommes dure aussi longtemps que leur existence terrestre ?

Quand des non chrétiens se veulent d'authentiques « serviteurs de Dieu », quand ils cherchent à modeler toute leur vie personnelle et sociale sur une loi qu'ils considèrent comme donnée par Dieu lui-même, quand ils placent la foi au sommet de toutes démarches humaines, ne devons-nous pas nous sentir interpellés et invités à un double effort de compréhension d'abord (quelle est la situation de ces hommes dans le dessein de Dieu, quel dépassement Dieu leur demande-t-il ?), de communion ensuite ? Ce sont bien en effet les « semences de vérité » répandues par Dieu lui-même à travers toute l'histoire humaine qui doivent grandir vers la Vérité tout entière, une vérité dont nous-mêmes avons reçu les « arrhes » mais que nous ne possédons pas comme un capital, une vérité que nous trahirions si nous ne sentions plus combien elle nous dépasse.

Lignes d'approfondis- sément

Si nous sommes conscients des risques dénoncés ci-dessus, nous devons donc tenter une explication de notre foi du même type que la précédente, mais qui fasse davantage droit aux valeurs spirituelles encore communément vécues autour de nous.

Notre recherche en ce domaine est encore embryonnaire tant il nous faut investir pour tenter de comprendre en vérité le monde dans lequel nous vivons ; tant aussi nous avons pris l'habitude de juxtaposer les univers de pensée sans les confronter réellement. Comme chez beaucoup de Maghrébins contemporains se superposent le monde traditionnel et le monde moderne, de même chez nous risquent de cohabiter sans s'intégrer le domaine de la foi (identifiée à la seule foi chrétienne) et le domaine de l'humain, c'est-à-dire de tout ce qui n'offre pas de références explicites à Jésus-Christ et à son Eglise.

Certes on peut ériger en principe cette dichotomie (5) mais n'est-ce pas rendre impossible a priori tout dialogue avec les non chrétiens ? Et est-ce tellement conforme à ce que nous savons par la Bible du dessein de Dieu ? Nous préférons pour notre part essayer d'intégrer non seulement les questions que nous posent les musulmans pour préparer les réponses que nous pourrions leur faire (s'ils nous questionnaient...) mais surtout et d'abord les valeurs religieuses authentiques qu'ils semblent vivre, car ces valeurs ne peuvent pas ne pas être aussi des valeurs chrétiennes.

Nous énumérerons simplement ici quatre thèmes qu'il faudrait peut-être approfondir pour que notre foi chrétienne apparaisse davantage à nos frères musulmans comme un « témoignage sur Dieu » méritant leur attention.

Nous le ferons sans oublier les questions que l'athéisme moderne pose à tous les « croyants » ni la manière dont le Christianisme occidental a tenté d'y répondre.

La non suffisance radicale de ce monde

Dieu n'est pas le grand absent sous prétexte que l'expérience de type scientifique ne le découvre jamais. Il demeure pour nous non seulement le principe et le terme du devenir cosmique, mais un éternel présent. Parce qu'il est réellement « tout autre » que les phénomènes, il ne peut être connu par les mêmes voies que ces derniers, mais, sans lui, les phénomènes demeurent porteurs

(5) Ce qui a conduit beaucoup d'islamologues ou de théologiens à faire de l'Islam le type même de la religion « naturelle »...

d'un mystère radical, si loin que l'on remonte dans l'analyse des causes secondes.

Bien davantage encore que celle des choses, la « suffisance » de l'homme apparaît contestable. Si beaucoup prétendent « s'achever » pleinement comme hommes dans un pur profane, n'est-ce pas au prix de la mutilation ou de l'anesthésie d'aspirations essentielles ? Et leur témoignage ne doit pas faire oublier celui de millions d'hommes qui continuent à chercher une signification religieuse à leur existence.

Il demeure vrai pour nous comme pour les contemporains de Muhammad que l'homme est un être pour Dieu, et que rien, ni dans les choses, ni même dans les rapports interhumains ne saurait le combler au même titre.

Comme nous l'avons dit plus haut les musulmans vivent très fortement *l'altérité de Dieu*, au point qu'il ne saurait être connu à partir d'aucune réalité créée, pas même l'homme. Tout ce qui est dit de la créature doit être nié à propos de Dieu. L'être absolu est par définition inconnaissable, hétérogène à l'homme, caché tant qu'il ne décide pas librement de se faire connaître.

Nous chrétiens ne partageons-nous pas cette même conception de Dieu, héritage de la tradition sémitique et que le Christ n'a pas remise en cause ? (6). Dans la pauvreté de son humanité, Jésus-Christ nous fait en toute vérité « connaître Dieu » de la seule façon qu'un homme puisse le connaître c'est-à-dire en s'ouvrant lui-même à la personne tout autre et en s'engageant au service du royaume.

Jésus-Christ est vérité parce qu'il est *chemin*, et vie sur ce chemin. Il nous tourne vers le Père sans pour autant nous le montrer car ce serait nous arracher à notre condition charnelle, et les contemporains de Jésus-Christ eux-mêmes n'ont pas fait l'économie de la foi et des ténèbres.

Il en est de même pour nous des sacrements et de l'Eglise qui nous communiquent réellement la vie de Dieu mais sous les espèces du signe et du symbole qui supposent notre foi.

(6) Comme on l'a remarqué, le VERBE de Dieu s'est fait homme précisément dans le peuple où il risquait le plus de ne pas être reconnu comme tel (les « païens » de l'époque n'en étaient pas à un « Dieu » près). Notre monothéisme hérité du judaïsme a été payé du prix de la Croix.

Ce troisième thème, *la foi*, nous rapproche singulièrement de l'Islam. Là encore, celui-ci a peut-être quelque chose à nous dire (7).

Comme nous en effet, voire plus que nous, les musulmans vivent la priorité de l'intervention divine dans l'ordre de la foi. Celle-ci est d'abord l'irruption du tout autre dans notre vie, un commencement absolu, œuvre d'un autre en nous-mêmes, don et non pas déduction à partir de notre situation dans le monde. La foi est accueil de la grâce par notre liberté avant d'être une démarche de raison.

C'est pourquoi le croyant (individu ou communauté) est d'abord quelqu'un qui *témoigne* de plus grand que lui, un prophète. Et comme il témoigne de celui qui est l'auteur et le sens dernier de toutes choses, son message éclaire de façon nouvelle et englobe toutes choses. Il est mis en route vers celui qui est seul, en toute vérité, son avenir absolu, selon l'expression rahnérienne.

Reconnaissance par la créature de sa dépendance, mise en vérité de l'homme devant le réel et devant Dieu, la foi n'est pas pourtant tellement naturelle à l'homme.

Elle doit vaincre une prétention à la « suffisance », d'autant plus spontanée que l'homme se sent apte à dominer les choses et que Dieu reste caché pour mieux garantir la liberté de la réponse de l'homme (8). La foi est obéissance, souvent douloureuse ; c'est un « oui » prononcé dans le secret au plus intime du cœur humain, une ouverture d'apparence minuscule mais capable de tout transformer puisque Dieu lui-même s'y glisse.

Nous vivons enfin au milieu d'un *peuple* qui se veut « soumis », ayant organisé sa vie collective dans la fidélité à des normes qu'il considère comme révélées non pour se substituer à la foi personnelle de chacun mais pour la soutenir. Un peuple qui se veut témoin de la « voie de Dieu » au milieu des nations idolâtres ou païennes.

(7) Reprenant l'article de M. Massard il nous a semblé que beaucoup de ses analyses pouvaient s'appliquer à la foi proposée par l'Islam, le « spécifique chrétien » par rapport à celui-ci se ramenant à deux thèmes majeurs :

- 1) le rôle personnel de J. C. dans notre ouverture sur Dieu ;
- 2) le mystère de notre « divinisation » dans le Fils.

(8) Le mystère central de la foi, c'est-à-dire qu'elle soit tout ensemble don de Dieu à l'homme et l'acte le plus libre que l'homme puisse poser, ce mystère lui-même n'est pas étranger, semble-t-il, à la pensée religieuse des musulmans.

Comment de telles convictions vécues ne retentiraient pas sur notre propre conception de l'Eglise, qui elle aussi est fondamentalement une communauté de croyants ?

Peut-être devrions-nous nous demander si les bâtiments, l'argent, la puissance sous toutes ses formes ne sont pas autant d'obstacles pour nos frères musulmans, pour qu'ils puissent voir dans l'Eglise une communauté de foi avant tout.

Peut-être notre témoignage devrait-il être davantage celui d'un peuple que celui d'individus (9) s'étant faits eux-mêmes, un peuple qui ne prétend d'aucune façon monopoliser « la vie divine », mais qui se voue tout entier au service d'une parole reçue et qui se montre capable de renouveler sans cesse sa fidélité à cette parole (10).

(9) L'homme musulman se pensant communauté est beaucoup moins sensible qu'en occident au culte du héros, du saint (Abbé Pierre, Docteur Schweitzer...).

(10) Il est significatif par exemple que l'événement « Concile » ait été suivi ici avec intérêt car il exprimait la capacité d'un peuple religieux à rectifier sa « direction ».

Foi chrétienne et mentalité religieuse africaine

Une équipe en Afrique Noire

Comment dans notre foi chrétienne
comprenons-nous l'homme de ce pays
imprégné de sa religion traditionnelle ?

Pour répondre à cette question, il faudrait connaître de l'intérieur l'âme du pays et son expression. Nous percevons certaines expressions, que l'on retrouve chez les pratiquants comme chez les autres, mais nous ne pouvons dire si elles expriment véritablement la foi des gens. Ceci limite la valeur de ce qui suit.

Notre réponse sera en trois parties :

- Ce qui nous semble être les caractéristiques essentielles de cette foi.
- Essai de comparaison entre cette expression religieuse et l'expression religieuse du peuple Hébreu.
- Comment dans notre foi chrétienne comprenons-nous l'homme du pays.

***Ce qui nous semble être
les caractéristiques essentielles
de la foi traditionnelle***

L'homme vit dans un *Univers sacralisé* dominé par les forces spirituelles.

— *Dieu est maître de toutes choses et de l'existence.*

Le nom de Dieu revient très souvent dans les conversations. Il est prononcé pour commenter les événements de la vie courante, heureux ou malheureux. « Je trouverai du travail si Dieu le veut » — « L'année prochaine, ma situation sera meilleure si Dieu le veut » — « Dieu m'a donné des enfants » — « Le bon Dieu a voulu que ma femme meure, je n'ai qu'à supporter ».

On trouve le nom de Dieu sur les pousse-pousse, sur les cars de transport avec ces inscriptions : « Dieu le veut » — « Dieu nous garde » — « A la volonté de Dieu » — « Dieu voit les pauvres » — « Dieu ne veut plus le vol » — « Dieu est partout ».

Dieu est maître de tout. Il envoie sa bénédiction, il envoie aussi la souffrance. L'homme est sous sa dépendance. Son sort est celui que Dieu lui réserve. Il ne se permet pas de juger Dieu, ni de se révolter contre lui. Il lui demande seulement de lui accorder un sort meilleur.

— Les puissances de la *nature* sont porteuses de forces spirituelles. On aura peur de l'orage, peur de la nuit, peur de la solitude.

— Les *esprits* sont en action dans le monde.

Il est fréquent de rencontrer des gens qui vous disent :

« Certains esprits me dérangent ». Il s'agit alors de les chasser par un sacrifice ou une bénédiction : « Je ne peux coucher dans ma nouvelle case sans quelle ait été bénite ».

Un exemple récent de cette croyance aux esprits nous était donné par le Président au cours d'une conférence de presse : « L'Afrique est dans un triste état. Il y a un démon quelque part en Afrique. Je suis un bon Africain superstitieux qui croit aux démons et il doit y avoir un démon dans l'affaire ». Cette affirmation du Président a été relevée par plusieurs personnes qui ajoutaient : « Ah ! voilà, il dit vrai ! ».

— Les *parents*, qu'ils soient morts ou vivants, possèdent aussi une puissance spirituelle qu'il ne s'agit pas d'affronter.

S'il s'agit des défunts, tout sera fait pour apaiser leur colère, pour ne pas les troubler. Les rites de funérailles témoignent de cela. On ne laissera pas une veuve seule, ou la famille du défunt seule, mais on veillera, on l'assistera afin d'éviter le retour de l'esprit du défunt. Une veuve, dans certaines coutumes, devra rester pendant les 9 premiers jours de deuil la tête baissée afin de ne pas rencontrer le visage de son mari.

S'il s'agit des parents vivants, les enfants ne doivent pas aller contre leur volonté. Les filles surtout au moment du mariage redoutent tout ce qui pourrait attirer la colère des parents et leur malédiction.

Cette foi dans les forces spirituelles s'exprime au moment des *grands événements de la vie*. Ceux-ci sont perçus comme des actes de caractère sacré, pour lesquels il faut respecter certains rites. Ils sont l'occasion de grands rassemblements qu'il s'agit de respecter aussi parce que « c'est la coutume ».

— La *naissance*. Bien que la venue au monde d'un enfant soit toujours une bénédiction de Dieu, nous ne connaissons pas les rites qui entourent cette naissance. Il semble qu'en ville beaucoup aient tendance à disparaître. Cependant quelques familles, au jour du baptême chrétien de leur enfant, conservent certaines coutumes qui signifient l'agrégation du nouveau né à la famille.

— Le *mariage*. Nombreux sont les rites qui entourent le mariage et sa préparation : présentation du fiancé aux parents de la jeune fille, dot, préparation de la nourriture du mariage, célébration, fête, ...Le mariage est un acte sacré au cours duquel des liens d'ordre spirituel unissent la grande famille à l'époux et l'épouse. Il s'agit d'attirer les bénédictions et non d'encourir les malédictions.

Si le mariage n'était pas perçu comme le lieu privilégié où agissent les puissances spirituelles comment pourrait-on comprendre l'attitude des jeunes qui veulent que tout soit conforme à la coutume, ou s'y résignent ?

— La *mort*. Elle a un caractère sacré. On accourt de loin pour assister la famille du défunt, on veille, on chante, on prie, on organise des festivités. Il s'agit de témoigner au défunt, tout son attachement et d'apaiser les forces spirituelles. On remerciera Dieu pour la longue vie

d'un vieillard, pour les nombreuses maternité d'une mère, pour la sagesse d'un ancien. On chantera sa peine, sa souffrance, s'il s'agit d'une personne plus jeune. Toujours on cherchera à se protéger en accomplissant un certain nombre de rites que la coutume impose. Dans l'esprit des gens, la mort a toujours une cause (sort jeté, maléfices) : on cherchera à la connaître par des consultations de sorciers.

- La *maladie*. Une maladie, même bénigne, est toujours un problème. Elle est souvent comprise comme l'action d'un esprit mauvais. Il s'agit de trouver celui qui dominera cet esprit. Une lutte est alors engagée entre l'esprit plus fort et l'esprit responsable du mal.

L'action du guérisseur qui administre une potion ou un « contre-poison » est accompagnée de prières. Le patient devra offrir ce qui est nécessaire à un sacrifice : poulet, argent, etc...

La communication avec les forces spirituelles se fait par la *prière*, le *sacrifice* et, d'une façon générale, le *cadeau*.

- La *prière*. L'homme imprégné d'une foi traditionnelle est un homme qui prie seul et avec les autres.

La prière sera une prière d'action de grâces, pour remercier Dieu de la vie, de la nourriture, de tous ses dons.

Prière de supplication pour un sort meilleur.

Cette prière sera collective, à l'occasion de rassemblements cités plus haut. Elle s'exprimera par des chants, des danses.

- Le *sacrifice*. Il est l'expression officielle de la communication avec les forces spirituelles. Une communion s'établit.

- Le *cadeau*. Sans posséder le caractère sacré du sacrifice, il n'en exprime pas moins le désir d'entrer en communication, en communion avec d'autres personnes. Il est un symbole, la véritable signature d'un contrat. Le cadeau offert appelle un cadeau en retour.

Essai de comparaison entre l'expression religieuse traditionnelle et l'expression religieuse du peuple Hébreu

Ce qui semble *commun*

- Tout l'Univers est sacralisé. Le sacré, le profane ne sont pas distingués. Tout est spiritualisé.
- La vie est vécue dans une dépendance totale à l'égard de Dieu. Dieu maître de toutes choses. Dieu de crainte.
- Les grands événements de la vie sont vécus comme des actes sacrés, ils sont l'occasion de sacrifice, d'offrande.
- Les parents, les chefs possèdent une autorité qui s'appuie sur des forces spirituelles. Ils bénissent et peuvent refuser leur bénédiction.

Ce qui semble *différent*

- Le peuple Hébreu était un peuple conduit par Dieu, amené sans cesse à se convertir, non de son plein gré mais par la voix violente des prophètes et le bras fort de Dieu.

La Société traditionnelle demeure statique. Pour chacun il s'agit de rester fidèle à la tradition sans jamais oser la remettre en cause.

— On trouve chez le peuple Hébreu tout au long de son histoire une prise de conscience croissante de son péché, de la responsabilité collective et personnelle, de la tentation toujours présente d'infidélité à la volonté de Dieu.

Dans la Société traditionnelle qui n'est pas conduite par une telle pédagogie, l'éveil de la conscience ne se fait pas. Si une faute est dénoncée, il ne semble pas qu'elle appelle une conversion, une remise en cause personnelle, car le péché est le produit des forces extérieures, et n'engage pas la personne elle-même.

Les prophètes manquent pour éveiller les consciences : « L'Afrique changera lorsqu'un leader se lèvera pour lui donner une âme, une conscience nouvelle » disait une personnalité du pays.

— Peu à peu chez les Hébreux, les actes sacrés, les sacrifices ne suffisent pas à apaiser la colère de Dieu. « C'est l'amour que je veux, non les sacrifices » (Osée).

Dans la société traditionnelle, si la solidarité est très forte, on voit moins s'exprimer un véritable amour. Le sacrifice demeure le moyen de se concilier Dieu et les forces spirituelles.

Comment dans notre foi chrétienne comprenons-nous l'homme du pays imprégné d'une foi traditionnelle ?

Nous ne pouvions tenter cette démarche de compréhension qu'après avoir essayé de nous représenter, à partir des faits quotidiens, l'homme avec qui nous vivons. Notre connaissance est très limitée, et donc notre compréhension. Nous espérons que ce n'est

qu'une étape, où nous faisons le point provisoirement.

— D'une manière générale, l'homme que nous rencontrons est un homme *religieux*, qui vit dans un Univers dont Dieu est le maître et où agissent des forces spirituelles. Dans cet Univers sacralisé, l'homme se sent très *dépendant*. Dépendance vis-à-vis de Dieu, de la nature, de la société, de la famille.

Cette dépendance est d'abord *sécurisante*. Son salut est dans ce cadre, dans cet Univers dont il a hérité et que le moindre événement lui rappelle. Il reste attaché à ce cadre religieux comme à l'élément le plus sûr, même s'il s'intéresse à d'autres religions qui sont autant de « forces spirituelles » nouvelles.

— Mais cette dépendance est aussi *étouffante* pour la personnalité. Dans cet univers statique, l'homme n'a pas à faire preuve d'initiative. Il n'y a pas chez lui la recherche d'une évolution possible de son univers, de sa société. Il n'y a pas de remise en cause, au niveau de sa conscience, de l'héritage reçu. Remettre en cause serait s'exclure.

— Il y a pourtant dans cette attitude profondément religieuse des bases pour une *vraie vie de foi chrétienne* :

Le sens du sacré d'abord qui peut s'épanouir dans l'approche du mystère de celui qui est le Tout Autre comme dans la mystérieuse action de Dieu dans le monde et dans chaque personne.

Le sens de la prière qui peut faciliter le dialogue personnel et profond avec Dieu.

Le sens du sacrifice et de la communion qui peut faire entrer pleinement dans le sacrifice eucharistique, à condition qu'une

bonne catéchèse aide chacun à se sentir impliqué et participant à l'action du prêtre.

L'habitude enfin de l'expression communautaire de la foi trouve son épanouissement dans la vie liturgique de l'Église.

— La Révélation de Jésus-Christ n'en demeure pas moins un ferment révolutionnaire qui modifiera : la conception de

l'Univers sacré, les relations que l'homme a avec Dieu, la place de l'homme dans l'univers, qui éveillera les consciences à une plus grande responsabilité personnelle (dans le sens non d'autorité mais de service) à une plus grande conscience du péché, à un engagement conscient à la construction du Royaume.

Quel est le retentissement sur notre compréhension de la foi du dialogue mené avec le " religieux traditionnel " ?

Éléments qui ont contribué à approfondir notre foi

Dieu est à l'œuvre avant nous dans le monde

La foi nous invite à un plus grand respect de celui à qui on s'adresse car Dieu est en action et la foi ne se plaque pas sur un terrain neuf.

La foi nous invite à une attention plus grande afin de découvrir par quels cheminements chaque personne pourra rencontrer la parole de Dieu, pourra entrer en dialogue avec Dieu.

La foi n'est pas déracinement, mais nouvel enracinement avec purification. L'expression religieuse traditionnelle doit servir de support à l'expression religieuse chrétienne.

Dieu est à l'œuvre aujourd'hui dans les événements

Le sens du sacré, de la présence de Dieu saisie par les gens nous aide à réfléchir et

à comprendre l'action de Dieu dans les événements. Notre formation occidentale par la distinction du sacré et du profane risquait de soustraire certaines parties de nos existences au regard de Dieu.

Mais ici se posent de nouvelles questions :

Quelle est aujourd'hui l'originalité de l'Incarnation du Christ ? de la Révélation de Dieu aux hommes ?

Une redécouverte de l'Ancien Testament se fait et, avec elle, la certitude d'une pédagogie divine continue.

Mais quel est aujourd'hui, ici, le cheminement de la Pédagogie de Dieu ? Quels en sont les points forts ? Quels sont les délais à respecter ?

La foi est adhésion personnelle mais est vécue aussi en Peuple

A travers l'expression liturgique, par la Communauté chrétienne qui vit intensément le moment liturgique, on redécouvre la dimension communautaire de la foi. Les

exigences de la foi ne sont pas comprises par tous, cependant la communauté est un support pour chacun.

C'est une découverte d'une autre forme d'intelligence de la foi, de prière aussi, d'image de Dieu chez les hommes.

On comprend toute l'importance des groupes chrétiens, groupes de foyers, de jeunes, qui sont un support pour la foi de chacun.

On comprend aussi toute l'importance des rassemblements. On se sent fort lorsqu'on est ensemble.

La foi est dialogue avec Dieu et communication vivante avec Lui

La notion de sacrifice, d'offrande, qui appelle un mouvement en retour fait vivre plus intensément le sacrifice de la messe où la communion devient un partage par toute la Communauté de la vie divine.

Les sacrements sont davantage ressentis comme « gestes de Dieu », le réalisme sacramentel prend une nouvelle acuité. Dieu agit par ses intermédiaires, les hommes, ou les éléments naturels qui sont compris comme signes efficaces : eau du baptême, l'huile de la confirmation. Les gestes eux-mêmes sont le signe d'une attitude religieuse : le geste de la prière (bras ouverts), l'imposition des mains.

Éléments qui paraissent à dissocier de la foi

Il y a aussi, dans les attitudes religieuses traditionnelles, des éléments à purifier, des

tentations auxquelles il ne faut pas succomber.

La conscience que Dieu est à l'œuvre peut faire oublier que Dieu appelle à *la Conversion*. La recherche d'une expression religieuse traditionnelle, dans la mesure où on en resterait là, pourrait faire oublier le dynamisme de la pédagogie divine.

La Révélation est une démarche de Dieu chez les hommes, elle demande qu'on se mette à son écoute.

Dieu, à l'œuvre dans les événements, s'adresse à un homme qu'il a libéré. La tentation de passivité est grande.

Dieu demande aux hommes de construire le monde aujourd'hui, sous son regard bien sûr. Cette attitude dynamique appelle de la part des hommes une prise de conscience de leur libération, de leur liberté et des *responsabilités* nouvelles qu'ils doivent prendre collectivement et individuellement.

La foi vécue en Peuple ne doit pas empêcher un affinement de la *conscience personnelle*. La tentation existe de se conformer à l'ensemble, d'attendre tout du chef responsable, d'oublier la nécessité d'une démarche personnelle. Le Dieu d'Amour appelle une réponse personnelle et gratuite d'amour. Devant lui il s'agit de reconnaître ses infidélités, son péché, et aussi l'engagement qu'il réclame.

Les *sacrements* sont des « gestes de Dieu », mais risquent de devenir des gestes magiques et constituer un abus du sacré.

Réactions d'un prêtre africain, ami de l'équipe et professeur de théologie (Extraits)

J'ai lu votre travail avec un intérêt toujours croissant... Voici néanmoins quelques remarques que j'ai dû faire à la suite de la lecture de votre rapport :

Vous dites notamment : « Il s'agit de rester *fidèle à la tradition* sans jamais oser la mettre en cause », et, plus loin : « Remettre en cause serait s'exclure ».

Je l'ai dit moi aussi dans le temps, mais aujourd'hui, à la lumière de beaucoup d'autres recherches, il me semble que le *miso-néisme* des sociétés traditionnelles négro-africaines est entièrement à réviser. Par rapport à notre concept moderne de *progressés*, concept par ailleurs bien ambigu. Ces sociétés connaissent elles aussi un certain progrès, car elles sont essentiellement dynamiques, à l'intérieur même des mêmes clans on connaît des rivalités, des déviants puissants, même une certaine accumulation des biens, le désir de mieux vivre, des envies, autrement ce seraient des peuples morts-nés, sans aucune aspiration. Quand même ils ne voudraient que la seule sauvegarde du patrimoine, pour le faire efficacement, il faut un certain progrès dans les méthodes, et certains initiatives dans la bagarre.

Plus bas, nous lisons « *le péché n'engage point la personne elle-même* ».

Ici, je pense que votre position est encore trop européenne et vous avez raison d'ailleurs de penser ainsi dans votre optique ; il y a d'abord le fait que la notion de personne n'est pas la même. Vous, vous le pensez, je crois, en opposition à, et nous,

nous la pensons en insertion à, en participation. Cette position initiale colore bien nos différentes conceptions de la culpabilité et de la responsabilité. Mais on ne saurait affirmer pour autant que nous ne connaissons que la responsabilité collective. Le péché engage bien la personne elle-même et appelle sinon une conversion dans votre sens, du moins une réparation personnelle. Le fait qu'il vit en solidarité avec tout son environnement ne supprime pas la culpabilité personnelle chez le négro-africain. Si la prise de conscience n'est pas la même à cause du contexte différent, il n'en reste pas moins vrai que l'individu se sent responsable de ce qui arrive, puisque dans sa mentalité cela n'arrive que parce qu'il est coupable de quelque manière. Du reste, le péché, quoique personnel, n'est jamais strictement individuel dans ses conséquences. Et je pense que celui qui s'évertue à enrayer les conséquences sociales est déjà sur le chemin de la conversion individuelle. Autrement, on retombe dans la théorie classique du « mouton » qui affirme qu'en Afrique Noire, la « coutume est reine » et le peuple est vertueux par routine.

Vous faites remarquer que « lorsque *la volonté de Dieu*, sa loi, demande des attitudes nouvelles... on la remet en cause, et l'on cherche l'appui de la coutume et de la tradition... ». Exemple la polygamie.

Ici, je pense tout simplement à la zone de résistance qui se trouve en chacun de nous. Il faut du temps pour accepter entièrement la totalité du message et la mettre en pratique.

Cela n'est pas dû à la société traditionnelle. Souvenez-vous tout simplement de l'attitude de certains milieux dits justement indépendants face à l'intervention de l'Eglise pour les problèmes sociaux en France. On met aussi en doute l'interprétation de l'Evangile et même le droit de l'Eglise à se mêler de ces choses.

Quant à la croyance aux *esprits intermédiaires* qui permettrait de « douter ou d'ex-

cuser des fautes », vous direz au négro-africain qui vous soutiendrait un telle position que sa foi animiste n'est plus orthodoxe. Car, selon la société traditionnelle, toute intervention des esprits bons ou mauvais est une conséquence d'une conduite personnelle ou collective, comme jadis en Israël, la punition était conséquence du péché et l'abondance, résultat d'une vie vertueuse...

Au Nord-Est brésilien

Une Eglise dans un peuple opprimé

Dialogue avec Dom Fragoso

Quand l'homme est écrasé, opprimé, aliéné, que doit faire l'Eglise ? Dans un pays comme le Brésil, spécialement dans ce « triangle de la faim » qu'est le Nord-Est, cette question est particulièrement urgente, aujourd'hui. Elle interpelle les chrétiens de ce pays, évêques, prêtres et laïcs. Elle nous concerne également, nous, chrétiens d'Occident.

De passage à Paris, Dom FRAGOSO, évêque de Crateus, a bien voulu passer une soirée avec quelques-uns d'entre nous. Il nous a parlé de la situation de son peuple et des questions posées à l'Eglise au Brésil. Nous avons également échangé sur la responsabilité des chrétiens d'Occident dans cette situation. C'est le texte de ce dialogue que vous pourrez lire dans les pages qui suivent.

Qui êtes-vous ? Où habitez-vous ?

Je suis dans le Nord-Est du Brésil, dans l'état de Ceara, au diocèse de Crateus, à 415 km de la côte, presque 1 000 km de Recife.

Je suis né à l'intérieur du Paraíba, dans un petit pays de la montagne ; je suis fils de paysan, j'ai été évêque auxiliaire de San Luis de Maranao, tout près de la région amazonique, pendant 7 ans.

Maintenant, je suis évêque résidentiel, dans un petit diocèse au sein du triangle « de la sécheresse » ou « de la faim ». Ce diocèse a été créé en août 1964.

Quelle est la situation humaine, sociale et économique de cette région de Crateus ?

Crateus, la ville épiscopale, a 23 000 habitants ; les autres villes en ont 7 000, 5 000, 4 000, etc. C'est la ville la plus représentative,

mais comme le reste du pays, elle n'a pas d'industrie. Le diocèse est tout à fait paysan, tout est en relation avec la vie rurale.

70 % des adultes sont analphabètes ; 65 % des enfants en âge scolaire (de 6 à 14 ans) n'ont pas d'école.

Au point de vue économique, on vit de l'agriculture et de l'élevage ; le maïs surtout, les haricots, le riz un peu (dans les marais) et le coton. L'agriculture

est produite seulement pour la subsistance périodique ; si la pluie tarde, il n'y a plus rien.

En moyenne, on produit pour 8 mois. Alors, s'il y a une sécheresse, les hommes et les garçons sont obligés de se déplacer vers le centre du pays, autour de Brasília, de Sao Paulo, dans le Paraná ou la région amazonique, pour chercher du travail ; la femme reste là avec les enfants.

Souvent, ces garçons et ces hommes disent qu'ils ont besoin d'une autre femme. Ils cherchent une autre femme, et comme ils touchent un salaire insuffisant, ils ne peuvent pas diviser. Alors, ils oublient la première avec toutes les conséquences qui s'ensuivent ; conséquence aussi pour les jeunes filles parce que, comme les garçons se déplacent, la plupart des jeunes filles connaissent de grandes difficultés pour avoir de vrais foyers.

Cette population est tout le temps écrémée de ses élites, de ses valeurs. Les valeurs économiques par exemple : tous les hommes travaillent et quelques-uns s'enrichissent avec l'effort de tous ; ceux-ci n'investissent pas sur place, il n'y a pas un marché compensateur ; ils investissent soit à Fortaleza, soit dans les grands centres.

Il y a aussi une certaine évacuation de ceux qui savent lire et écrire. Comme il n'y a pas d'écoles supérieures sur place, les enfants des familles plus aisées se déplacent vers les grandes villes. Quant ils ont leur diplôme ils ne reviennent plus.

En même temps que cet appauvrissement permanent dû au dé-

part des élites indispensables au développement de la région, on constate dans les grandes villes une concentration soit d'argent, soit de techniciens, soit d'intellectuels, soit d'investissements. Crateus, qui n'a pas de grandes villes, est toujours victime.

Il y a aussi le problème des prix, comme partout. Quand le paysan produit des fruits, du maïs, des haricots, du coton, s'il y a un bel hiver, la production est abondante, les prix alors descendent, quelquefois de 50 % et plus. Les paysans sont obligés de vendre immédiatement parce qu'ils ont besoin d'autre chose, de textile, de souliers, de quoi fumer, etc. Mais ce qu'ils achètent est à un prix plus élevé que dans les grandes villes. On achète par exemple, à Crateus, un litre d'essence 60 cruzeiros plus cher qu'à Fortaleza.

Au sujet de la fiscalité, ceux qui paient l'impôt dans sa totalité ce sont les paysans, parce qu'ils ne savent pas faire une comptabilité. Par ailleurs, ce qu'ils paient comme impôt n'est pas appliqué pour le développement.

Sur le plan de la structure foncière, il y a une division de la terre qui vient de l'héritage et de toute l'histoire du Brésil. On a commencé vers 1500, quand les Portugais divisèrent le pays en gros morceaux en les confiant à quelques hommes ; et cette division dure encore dans la région de Crateus. 12 % des propriétaires possèdent 62 % des terres cultivées.

Par ailleurs, cette structure foncière conditionne toute la vie. Elle conditionne la police qui est

payée par ces hommes-là, elle est de leur côté ; elle conditionne la politique parce que le gouvernement est sur une base électorale qui repose sur les propriétaires fonciers ; elle conditionne l'enseignement parce que les instituteurs sont déplacés selon la convenance des mêmes gens ; elle conditionne aussi l'Eglise : quand le curé va faire la visite aux petites communautés dispersées (capelle comme on dit), comme il n'a pas de maison, il loge presque toujours chez les gros propriétaires. Ces gros propriétaires ont aussi une boutique où ils vendent des marchandises. Les prix de ces boutiques sont bien plus élevés qu'ailleurs, en exploitant le peuple. Le curé, lui, ne paye rien car, quand il vient, tout le monde vient et le propriétaire touche le bénéfice des achats.

Toute la condition dépend donc de la structure foncière.

Du point de vue humain, il y a aliénation presque totale : les paysans que je connais à Crateus n'ont aucune confiance en eux-mêmes. Ils ne se croient pas capables d'une véritable action. Alors qu'il s'agit souvent de travaux qui devraient être faits par la communauté, ils s'en remettent toujours aux autres. Par exemple, il faudrait faire une route ou creuser un puits, ils vont chercher pour cela le propriétaire de la terre qui est le chef politique local ; lui, il a le prestige auprès des autorités, des échevins, des députés. Quand ceux-ci accordent ce qui est demandé, ils en profitent pour exploiter leur base électorale.

C'est une véritable aliénation,

continué par l'évangélisation. On disait toujours : c'est Dieu qui a créé tout ; l'homme subit la nature, il subit la sécheresse, la misère, la faim, il doit avoir l'esprit de conformité, de résignation. C'est ainsi que cette forme d'évangélisation confirme l'aliénation.

Voilà comment se pose la question à Crateus. C'est cette question qui est posée à l'Eglise ; celle-ci doit prendre position

Quelle est la population du diocèse de Crateus et combien y a-t-il de prêtres ?

Le diocèse compte à peu près 300 000 habitants, mais les statistiques sont très incomplètes. Il y a 15 prêtres aujourd'hui et un séminariste, un seul séminariste pour les années 1968-1972 !

Je ne suis pas riche de séminaristes et de prêtres ! Je n'ai pas de religieux, j'ai 20 religieuses diocésaines (fondation de 2 diocèses voisins).

Tous les prêtres sont des prêtres diocésains, sauf deux Français ; ils sont tous originaires de Crateus, vraiment indigènes. Ils n'ont pas une culture très poussée ; un seul a fait sa formation à Rome, il suit actuellement un cours avec le Père Bigot au Chili. Tous les autres ont reçu leur formation sur place. Ils sont tous très simples, très sympathiques.

Vous avez parlé de la situation générale du diocèse, notamment du problème de l'enseignement, de celui des prix et de la fiscalité, de la structure foncière. Face à tout cela, pouvez-vous nous dire quel rôle joue l'Eglise, peuple de Dieu, prêtres et évêques ?

Je répondrai à partir du contexte de Crateus, mais non à partir de l'ensemble du contexte du Nord-Est. Le Nord-Est, c'est 3 fois la France. Face à cette situation dont j'ai parlé, on a essayé de trouver une réponse.

D'abord que nous, prêtres, nous changions. Ce changement ne s'impose pas, il ne vient pas par un décret de l'évêque. Il suppose d'abord que l'évêque se fasse aimer de tous les prêtres.

Qu'à Crateus, l'évêque ne se présente pas comme l'évêque, mais comme un frère. Je fais des visites, une semaine, 10 jours chaque année pour tous les prêtres. Pendant ce temps-là, je ne contrôle pas, mais je parle avec eux, je vois les difficultés, je discute. On réfléchit ensemble. J'essaie de voir avec eux la situation économique, la solitude, les problèmes de famille, de santé, etc. Toutes ces choses de la vie de chaque jour dont une personne a besoin. Comme cela, on commence à m'accepter, on démonte le mécanisme des distances, d'autoritarisme, etc. On commence à voir un évêque qui est un homme.

A partir de là, il faut multiplier les contacts, les rencontres de réflexion et d'approfondissement, parce que les prêtres n'ont pas l'habitude d'étudier seuls. Ils n'ont pas l'habitude de cette réflexion sérieuse, individuelle ; aussi après une ou deux heures de travail, ils sont fatigués. Alors, il faut les réunir et discuter ensemble à partir de leurs activités, de leurs problèmes de chaque jour. Chaque année, nous avons en moyenne 20 à 30 journées complètes de réflexion et d'approfondissement.

Il faut donner aux prêtres une occasion de voir d'autres expériences et de réfléchir là-dessus. Alors, ils se déplacent beaucoup : vers Recife, Maranhã, Natal. Ils se déplacent pour voir une bonne paroisse, un travail qui est fait, une action catholique rurale, ouvrière, etc.

Cet effort pour changer le clergé implique aussi une véritable vie fraternelle. C'est pourquoi on multiplie aussi beaucoup les échanges, rencontres, visites, entraides. Par exemple, au point de vue entraide, le diocèse de Coulogne envoie 200 000 cruzeiros chaque année pour augmenter le salaire des prêtres. Ce n'est presque rien, mais c'est déjà quelque chose. On a discuté de ce qu'on allait faire de ces 200 000 cruzeiros. Quelqu'un a proposé de faire un fonds commun pour l'aide mutuelle du clergé afin que ceux qui n'ont pas le suffisant reçoivent, et que ceux qui ont le suffisant ne reçoivent pas. J'ai écrit à chacun pour avoir son avis par écrit. Sur 13, 12 ont dit : oui, on veut. Il n'y en avait qu'un qui était contre. Pour moi, c'est un signe formidable de fraternité. Quand on commence à partager comme cela la fraternité est déjà commencée. Il y a des centaines et des centaines de signes comme cela d'une fraternité qui avance.

Quand la fraternité commence ainsi, c'est le presbyterium qui devient une réalité. Il faut alors confirmer tout cela par la création d'un conseil de presbyterium, mais après seulement.

Tel est l'effort qui est fait du côté des prêtres.

Du côté du peuple de Dieu, évidemment, c'est un grâce de Dieu de n'avoir que 15 prêtres. Parce que, selon les expériences que je connais, partout où l'évêque dispose de prêtres plus nombreux, il les nomme pour un journal catholique, un collège, un hôpital. Comme je n'ai pas de prêtres, je suis obligé de respecter la vocation du laïc et de multiplier les chances d'association des laïcs à la vie du diocèse.

Ils se réunissent chaque année avec tous les prêtres et quelques religieuses pendant une semaine à la fin de l'année, et 3 journées complètes aux 1^{er} et 2^e semestres. Prêtres, laïcs, religieuses ont tous voix délibérative. Les décisions sont prises par tous ensemble ; les laïcs ont une voix, les prêtres une voix, l'évêque une voix, ce qui fait une association très représentative. Aucune décision n'est prise par l'évêque seul.

Tous les plans de la pastorale du diocèse sont faits avec les laïcs : la révision, le bilan de l'année pastorale aussi. Les laïcs doivent être préparés pour cela, aussi œuvrent-ils dans les mouvements vraiment apostoliques ; on a commencé par l'Action Catholique spécialisée, la JAC et l'Action Catholique rurale des adultes. On commence aussi la JOC et l'ACO, ainsi que la JEC et, pour la classe moyenne, le mouvement familial chrétien.

Quant à l'évêque, il essaye d'abord d'être un frère. Il essaye ensuite du côté des laïcs de leur donner une conscience critique, ce qui n'est pas facile. Par exemple, les laïcs avaient peur de l'évêque, ils le critiquaient en son

absence. On n'avait jamais eu la possibilité de dialoguer et de dire franchement sa pensée.

Aussi, chaque fois qu'on s'est réuni, je leur expose directement la question : « qu'est-ce que vous pensez de l'attitude de l'évêque ? qu'est-ce que vous pensez par exemple du syndicalisme ? de l'action de conscientisation ? des protestations et des défilés des étudiants ? de l'évêque qui va tout le temps sans soutane ? qu'est-ce que vous pensez de tout cela ? ».

Je sais que plusieurs sont contre, ils ont peur de le dire franchement et directement ; mais ici, ils ont la possibilité de parler. Ils apprennent ainsi à s'exprimer franchement face à l'évêque.

Quelles questions l'existence de cette région a-t-elle posée au Brésil ? Y a-t-il des réponses ?

Je n'ai pas de compétence pour donner une vraie réponse : je connais fort mal le Nord-Est et je ne connais presque pas l'ensemble du Brésil. Mais, par ce que j'ai lu, il me semble que le Nord-Est a provoqué un changement de perspectives politiques du gouvernement.

D'abord il y avait la sécheresse. Elle provoquait l'émigration de centaines, de milliers d'habitants, ce qui devenait un problème national. Le gouvernement a fait de temps en temps un pont aérien pour apporter de l'aide aux nord-destins. Comme le Nord-Est est une zone explosive, le gouvernement fédéral a été obligé de choisir un technicien (Celso Furtado)

et économiste qui fait une recherche globale dans le Nord-Est et il a bâti le premier Plan Pilote de développement de l'économie du Nord-Est. Aujourd'hui, nous en sommes au 4^e Plan, en principe quinquennal.

A la suite de ce Plan, on a commencé à mettre en place une infrastructure. C'est surtout l'électrification qui avance rapidement ; il y a plus de 500 villes qui sont électrifiées d'une façon permanente, et on commence l'électrification des villages. On a creusé plus de 3 000 puits, car le sous-sol est riche d'eau ; on a emmagasiné plus de 30 milliards de mètres cubes d'eau qui permettront d'irriguer 140 000 hectares de terre.

D'un autre côté, le gouvernement fédéral a stimulé les investissements dans trois zones industrielles : Salvador, Recife, Fortaleza. Il s'agit d'industries modernes, quelquefois automatiques. Ces industries ont besoin d'une main-d'œuvre ayant une réelle formation professionnelle ; or, les paysans du Nord-Est n'ont pas même une formation artisanale. Au lieu de la leur donner, on fait venir du sud la main-d'œuvre spécialisée.

C'est là un effort exceptionnel, mais il se fait sans le peuple, sans les paysans

D'un autre côté, cette industrialisation et les investissements qu'elle provoque attirent l'argent et concentrent les revenus. On accroît ainsi la distance sociale entre les paysans, les milieux populaires, et ceux qui détiennent le pouvoir économique.

Voici comment le Nord-Est a suscité du côté du gouvernement un changement de perspectives politiques. Aujourd'hui, tout le monde parle du Nord-Est, il y a des groupes de recherche qui s'y intéressent, etc. Et on arrive même à « vedettiser » le Nord-Est, ce qui est grave pour nous, car c'est une manière de nous manquer de respect.

Dans un régime comme celui du Brésil, où tout est fait en fonction du profit, pensez-vous que les gens arriveront à prendre conscience de leur situation, et peut-être, un jour, à la maîtriser ?

Il me semble qu'il faut que tous ceux qui commencent à s'éveiller : laïcs, chrétiens, prêtres, évêques, non chrétiens, tout le monde essaie de réfléchir et d'être très attentif à la réalité. On arrivera demain à voir plus clair. Aujourd'hui, je ne vois pas très clair.

Je vois, par exemple, qu'il y a, pour chaque option économique, une option politique qui la contrôle. Ainsi l'Agence des Etats-Unis pour le développement international a fait des accords très importants pour l'éducation avec chaque gouvernement du Nord-Est : bâtir des écoles, préparer les cadres, les enseignants, etc. Cela donne l'impression d'une très grande aide au développement, mais au fond, cela appartient à une option politique. En fait, l'USAID n'investit pas pour l'infrastructure, et surtout pour l'industrie qui produise sur place les objets de consommation indispensables. Ainsi, on éduque, on éclaire le peuple afin qu'il devienne

un consommateur plus exigeant. On devra ensuite importer de l'étranger des produits que nos industries n'ont pas été préparées à fabriquer sur place. Voilà comment l'option politique domine l'option économique.

D'un autre côté, l'action de base, l'action des paysans est indispensable. Mais maintenant ils en sont incapables. Alors il faut leur donner une conscience, les aider à prendre conscience, à adhérer à des mouvements de telle façon qu'ils soient politisés. Peu à peu, ils s'organiseront et acquerront une agressivité indispensable pour le changement social. Comment ? Je ne sais pas. Où ? Quand ? Je ne sais pas.

De toute façon, la réforme ne se fera jamais sans le peuple. Donc, il faut le préparer à y participer.

Pourtant, lorsque cet effort de conscientisation a été fait et a montré qu'il y avait une ouverture aux prises de conscience politique, n'avez-vous pas eu d'exemple, depuis 15 ans, montrant que le gouvernement stoppe lui-même ces efforts ?

Oui, et maintenant, il traque d'une façon dramatique et brutale la méthode qu'on appliquait ; la méthode Paulo Frère a été interdite, l'effort d'éducation de base a été presque annihilé, la campagne de culture populaire a été éteinte. Tous les efforts qu'on fait maintenant sont considérés comme subversifs. Mais c'est à cause de cela même qu'à tous ceux qui croient à la dignité de l'homme s'impose une priorité absolue : faire avancer la conscien-

tisation. Si l'on croit à l'homme, on n'a pas le droit d'avoir peur.

Quelle est votre opinion sur les relations entre votre pays, votre continent et l'Occident ? Quelles sont les requêtes que vous désirez formuler à l'égard des pays occidentaux ?

Il s'agit là d'une question où j'ai un avis provisoire, mais où je n'ai pas la compétence.

L'Amérique Latine aujourd'hui est un continent colonialisé, un satellite ; elle tourne autour de sa Métropole. Dans chaque satellite, il y a les intermédiaires, des médiations socio-politiques et culturelles, qui prolongent cette domination. Ces colonialismes se manifestent aujourd'hui dans les faits économiques, culturels, politiques et même religieux.

Au point de vue économique, par exemple, cette domination produit dans le Nord-Est un sous-développement progressif et cumulatif. On ne se développe pas, on se sous-développe, et c'est infiniment grave, c'est un défi lancé à la conscience de tout homme et surtout des chrétiens. C'est un attentat contre la vocation créatrice de la personne humaine.

Un spécialiste Nord Américain, technicien des hautes prospectives scientifiques, a essayé de faire la prospective de l'an 2001. Il disait : « En l'an 2001, on aura comme revenu par tête d'habitant, dans les pays riches, de 20 à 30 000 dollars, et dans les pays sous-développés de toute l'Amérique Latine, de 300 à 600 dollars. Or, la croissance étant 10 fois plus rapide du côté des pays ri-

ches, on en arrivera, si l'on continue comme cela, à une explosion internationale ».

De même, on annonce, pour les années 1980-90, une grande famine internationale. Aujourd'hui, il y a une petite faim parce qu'il y a 36 millions de personnes qui meurent de faim chaque année ! C'est une toute petite faim ! Tandis que là, si l'on continue, il s'agira d'une famine épidémique internationale. Pourtant, on disait récemment, à Moscou, dans une rencontre scientifique internationale, que la possibilité technique de produire suffirait aujourd'hui pour nourrir 130 milliards de personnes. Or, nous n'avons que 3 milliards de personnes, dont les 2/3 subissent la faim.

Le sous-développement technique est aggravé par le sous-développement culturel : il y a dans certains pays une concentration des techniciens, des experts, des hommes de science ; ces pays sont équipés pour une haute recherche et peuvent payer de hauts salaires. D'autres pays n'ont rien de tout cela ! D'où la tentation d'accepter la concentration du « cerveau » technique. Or, un pays qui aura une puissance technique croîtra plus rapidement tandis que les pays qui voient « l'écrémage » de leurs élites sont empêchés de monter. Ce fait est extrêmement grave. Ce colonialisme culturel est plus grave que le colonialisme économique, d'autant plus que nous n'y sommes pas sensibilisés.

Il y a aussi le colonialisme politique : les pays d'Amérique Latine ne peuvent pas aujourd'hui

s'auto-déterminer. On dit qu'un pays est libre quand il peut choisir un régime politique. Or, les Etats-Unis ont décidé de ne pas admettre un 2^e Cuba. Si un pays choisit un régime comme celui de Cuba, il sera écrasé immédiatement. On est alors colonisé du point de vue politique. Les faits qui le démontrent ne manquent pas.

Au point de vue religieux, nous avons été colonisés depuis 4 siècles et nous continuons à l'être. La liturgie, le catéchisme, la structure paroissiale et diocésaine, les institutions, etc., tout cela a été purement et simplement transféré depuis l'Occident.

Aussi ce pays colonisé, surtout par l'Occident, que peut-il en attendre ? Une mauvaise réponse. Il attend l'aide de l'Occident. C'est une très mauvaise réponse, non évangélique.

La réponse évangélique serait : il attend qu'on lui fasse justice. La justice permettra que nous ayons nous aussi des ressources financières, économiques, les techniciens, etc. Car, si les techniciens ne sont pas là, c'est que nous n'avons pas la possibilité de les payer, parce qu'on nous vole nos ressources par le commerce international.

C'est pourquoi il s'agit d'une question de justice et non pas d'aide.

Quelles sont, d'après vous, les responsabilités de l'Eglise d'Occident à l'égard de l'Eglise brésilienne et sud-américaine ?

Il me semble que l'Eglise doit être l'éducatrice de cette sorte de

justice, et non celle qui stimule l'aide internationale.

On parle beaucoup d'aide dans « *Populorum Progressio* », et aussi dans « *Fidei Donum* » ; de même, le pape parlait d'aide à Bogota. Partout, on parle d'aide. Alors que l'Eglise doit être l'éducatrice des consciences à la justice sur le plan international, sur le plan de chaque pays, sur le plan des diocèses, des paroisses et de chaque personne. C'est là sa responsabilité.

D'autre part, quand les chrétiens parlent de l'Amérique Latine, c'est toujours dans une perspective d'aide, et cette aide se situe dans un contexte de domination. Or, quand on croit nous aider, on ne nous aide pas, on nous empêche de nous développer. L'aide, dans nos conditions historiques présentes, c'est une façon de nous tromper, de se tranquilliser la conscience parce que nous autres, nous restons des dépendants.

Or, notre vocation, ce n'est pas d'être dépendants, mais d'être autonomes, capables d'auto-détermination, d'assumer notre propre croissance. Si on continue à nous aider, c'est la prolongation d'un système de domination et on éternise cette dépendance et on empêche le développement. L'Eglise devient alors pour l'Amérique Latine un « opium du peuple ».

C'est pourquoi la responsabilité de l'Eglise est de réfléchir sérieusement sur ces problèmes des rapports entre Eglises des pays développés et Eglises des pays pauvres.

La présence de prêtres français chez vous est un fait. Vous nous avez dit dans quel contexte vous désireriez que ce ne soit pas seulement un don, mais une coopération. Dans la situation de fait où vous vous trouvez actuellement, comment appréciez-vous la présence de ce renfort ?

J'y vois d'abord un progrès exceptionnel. Si je compare par exemple la situation que je connais dans la région amazonique où il y a des prêtres français, italiens, espagnols, canadiens, hollandais, etc., et si je compare il y a 15 ans et aujourd'hui, je vois que maintenant on choisit sérieusement. On va faire une préparation soigneuse, on envoie toujours à deux ou trois, on essaye d'envoyer quelqu'un pour aider à la réflexion, on fait revenir les prêtres après quelques années pour un recyclage, etc. Il y a là donc un effort exceptionnel et qui est très positif.

D'un autre côté, moi, aujourd'hui, pour avoir un prêtre, je dois faire entrer au petit séminaire plusieurs garçons. Sur 100 élèves, en 1^{re} année, 3 arrivent au sacerdoce ! Vous vous imaginez l'effort personnel d'éducation, de bâtiments et financier qu'il nous faut faire. Si je sais que du côté de la France, des prêtres sérieux, choisis, généreux se proposent sans aucun frais, je ne ferai pas l'effort essentiel pour susciter une pastorale indigène des vocations et des religieuses : voilà comment on nous fait du mal en nous envoyant des bons prêtres.

Mais, est-ce une solution que d'envoyer 100 enfants dans une école spécialisée ?

Ce n'est pas une solution, mais comment vais-je chercher une solution lorsque je sais qu'il y a des prêtres très bons à ma disposition et sans frais ? Pour essayer de trouver une vraie solution, il ne faut pas avoir chez soi de prêtres français ou étrangers.

D'autre part, il me semble que la prise de conscience des prêtres latino-américains se fait maintenant à une grande vitesse. Le peuple latino-américain, dans le processus historique où il se trouve engagé, prend conscience de sa dignité, de sa vocation adulte ; il va arriver à un rupture. La révolution sociale, c'est un rupture avec tout ce que nous avons relevé.

Alors, quelques-uns, tous les Nord-Américains, ont été d'abord considérés comme suspects, mais aujourd'hui, ce sont tous les étrangers. Même dans le petit coin de Cratons, tous les étrangers sont regardés avec une certaine suspicion, la police regarde les passeports, enregistre les discours.

De fait, un étranger qui veut s'insérer dans notre processus historique ne peut pas éviter une option politique, parce que l'option politique, c'est l'option définitive, décisive, pour le monde. Mais s'il s'engage dans une option politique de changement, il sera immédiatement éloigné, expulsé. Expulser un Brésilien, c'est quand même plus difficile, mais expulser un étranger, c'est très facile.

Voilà la déception formidable pour quelqu'un qui est généreux, qui est sérieux, qui a fait tout ce qu'il pouvait. Il ne s'agit pas pour chacun de voir sa propre question tout seul : c'est une question d'ensemble. En résolvant un cas individuel, on ne résoud pas le problème.

Pourriez-vous préciser votre pensée sur l'envoi de prêtres français en Amérique Latine ? Quelle signification peut avoir cet envoi, étant donné ce que vous avez dit précédemment ?

L'envoi de prêtres en Amérique Latine fait partie globalement de l'aide, avec celle des experts, des techniciens, etc. Il me semble, c'est un avis personnel, que les évêques, le clergé, les chrétiens qui ont davantage de capacité de réflexion, tous doivent aujourd'hui mettre en question cette aide. Pour cela, nous devons faire une analyse de la « mission », de son efficacité aujourd'hui, dans les conditions présentes, et dans son processus historique en Amérique Latine.

A mon avis, on arrivera peut-être à une décision d'ensemble : — Premièrement, arrêter toute aide, qu'elle soit sous forme de missionnaires, de techniciens, de personnel ou d'argent.

— Deuxièmement, il faut essayer de nous découvrir les uns les autres. En Europe, on ne connaît pas l'Amérique Latine ; c'est l'Amérique Latine qui a fait l'effort le plus grand pour connaître la culture et la pensée scientifique de l'Europe. Il y a aujourd'hui 36 000 étudiants américains

en Europe. On a fait un effort exceptionnel pour connaître l'Europe et on ne peut pas dire que l'Europe ait fait la même chose. Il faut multiplier les échanges. Mais comment tout cela sera-t-il financé ? Par l'Europe et les banques ? Mais cette aide unilatérale provoque la dépendance. C'est pourquoi il faudrait arriver à créer un fonds multilatéral, intégré par l'apport proportionnel de tous les pays intéressés. Ce fonds financerait tous les échanges nécessaires à la connaissance d'un côté comme de l'autre.

— Troisièmement, il faut trouver le moyen de faire avancer la justice, sous tous ses aspects, sur le plan international, en particulier la justice du commerce international. Il faut essayer de pousser la recherche dans ce sens-là : on est très loin, les pays riches ne sont pas sensibilisés, New-Delhi a été un scandale.

C'est ainsi que vous aiderez les pays d'Amérique Latine à devenir plus adultes, à avoir confiance en eux-mêmes, à assumer leur croissance.

Mais aujourd'hui, l'aide se situe toujours dans un contexte de dépendance et de domination : elle est, de soi, inefficace ; elle nous empêche de nous développer. Si nous devenons autonomes, alors la coopération internationale (et non plus l'aide) sera indispensable : nous aurons besoin de cette coopération fraternelle, mais sans domination.

Si le Pape dit aujourd'hui : « riches, soyez généreux », il empêche le développement, me semble-t-il, il se contredit par rapport à ce qu'il avait dit pour le développement.

L'Eglise au Brésil est affrontée à de graves problèmes : pensez-vous que les questions posées à votre Eglise puissent interroger aussi l'Eglise d'Occident ?

Oui, au fond, il s'agit d'un problème bilatéral : ce problème nous interroge, et interroge aussi l'Eglise européenne.

Examinons, par exemple, le problème concernant la recherche d'une Eglise indigène, autochtone, d'un visage latino-américain de l'Eglise. C'est très difficile de voir clair ; on doit chercher ensemble : quels sont les traits de ce visage de l'Eglise latino-américaine ?

D'un autre côté, demandons-nous pourquoi nous n'avons pas aujourd'hui un visage d'Eglise latino-américain ? Qui nous a imposé ce visage d'Eglise qui n'est pas le nôtre, qui n'est pas indigène, autochtone ? Ceci pose évidemment un problème à l'Eglise, à l'Eglise de Rome et à tout l'Occident. Il y a toujours la tentation, même après le Concile, de concentration, de « romanisation » de l'Eglise, ce qui est un recul.

On peut dire la même chose à propos du sacerdoce ; par exemple, la « déclergification ». Voilà encore une question qui se pose pour nous. Mais est-il possible à l'Eglise latino-américaine de résoudre ce problème seule ? Du côté de l'Eglise d'Occident, y est-on sensible ? Y a-t-il des efforts de recherche sérieux ? Il me semble que non : quelques-uns ont réfléchi, et les autres ont peur.

A mon avis, on doit dépasser la situation cléricalle : c'est une

situation artificielle, introduite postérieurement dans l'Eglise, un statut social que le Christ n'avait pas établi. On arrivera peut-être à un sacerdoce, à des prêtres qui soient vraiment apôtres, missionnaires, qui n'aient pas d'état social spécialisé, de privilèges, qui se situent parmi les hommes comme des frères, au service de tous les autres. Ces prêtres-là, me semble-t-il, pourraient exercer toutes les tâches humaines, le mariage, la vie militaire, la vie scientifique, la vie ouvrière, la vie paysanne, sous la condition d'être fidèles à cette orientation radicale, missionnaire, apostolique, prolongeant la vie missionnaire au service du Christ.

Vous avez évoqué tout à l'heure le voyage du Pape à Bogota. Que pensez-vous de ses discours, et de ses prises de position sur la question de la violence ?

Le voyage du Pape à Bogota a été opportun pour donner au peuple latino-américain un signe d'esprit paternel, de l'intérêt et de l'affection du Pape. C'était nécessaire, très bon. Le Pape avait cette intention. Il ne voulait pas se laisser entourer que par les diplomates, les dirigeants, les hommes politiques, ou par de nombreux cardinaux et évêques. Il voulait avoir un contact, un vrai contact avec des paysans, des ouvriers de quartiers populaires des malades.

Il en avait l'intention, il a fait un effort, il a essayé d'être très simple, très accueillant, très aimable, on voyait tout cela visiblement.

Mais tout cela ne dépend pas du Pape, ni de ses intentions. Cela dépend du contexte général. Or il s'agissait d'un chef d'Etat, celui du Vatican, qui visite un pays dans lequel un autre chef d'Etat doit l'accueillir. Alors on a préparé un accueil de chef d'Etat. A cause de cela, il y a eu la présence de tous les diplomates, des ambassades, de la police (excessivement équipée). Le gouvernement voulait évidemment donner une bonne impression du pays. Il a chargé, dit-on, Monseigneur Salcedo de sélectionner les paysans qui devaient avoir un contact avec le Pape ; on a éloigné tous ceux qui étaient les plus pauvres, qui avaient des problèmes, les enfants les plus pauvres, les mendiants, etc. Tout ce monde qui a la priorité dans le cœur de Dieu, tout ce monde-là a été éloigné de lui. Alors le Pape n'a pas vu les plus pauvres. Non, il n'a pas vu.

Quant à ses discours, le Pape n'avait pas les conditions nécessaires pour analyser objective-

ment la réalité latino-américaine et ses appels. J'ai l'impression que, quelquefois, il a été très ambigu, hésitant et timide.

Quand il a parlé d'un changement indispensable et radical, quand il a parlé de l'éducation de base fondamentale de tous les marginalités afin qu'ils puissent être intégrés d'une façon consciente dans ce processus de changement, il a donné explicitement, le contenu de la révolution sociale.

Mais, d'un autre côté, il a été ambigu. Il parlait de générosité des riches envers les pauvres. C'est un scandale. Objectivement — ce n'est pas son intention évidemment — on sait que le peuple, les paysans sont écrasés par cette médiation économique qui prolonge le colonialisme, l'impérialisme dans nos pays ; demander la générosité à ces hommes, c'est demander l'opium pour le peuple.

Le Pape a parlé aux paysans, mais il n'a jamais dit clairement qu'ils devaient lutter d'une ma-

nière organisée pour changer leur situation, il parlait de façon très vague et très distante ; il fallait parler directement, sans hésiter à cause des conséquences.

Ambiguïté aussi à cause de la violence. Je pense que c'était l'intention profonde du Pape de condamner la violence. Il voulait condamner sérieusement la violence qui a déjà quatre siècles, qui est propre à toutes les oligarchies, qui est permanente, qui nous écrase, qui nous opprime. Il avait cette intention mais au fond il a donné l'impression de condamner la contre-violence qui n'a pas encore commencé.

Je vous invite à approfondir le sens des discours du Pape. J'ai peut-être tort. J'ai essayé de dire, en intimité de frères qui aiment beaucoup le Pape et l'Eglise, en toute franchise, mon avis personnel.

† Antonio FRAGOSO
Evêque de Crateus,
Etat du Ceara - Brésil.

Conseil presbytéral

Le **CONSEIL PRESBYTERAL** s'est réuni les 28 et 29 décembre 1968 sous la présidence de Mgr **GUFFLET**, et avec la participation de Mgr **LE CORDIER**, membre du Comité épiscopal.

Quatre mois après l'Assemblée générale, il avait tout spécialement à faire le point sur les travaux entrepris pour la **REVISION DES IMPLANTATIONS**.

Une étude de type sociologique est en cours : elle a pour but de mieux connaître les **MILIEUX ET GROUPES HUMAINS** où se posent de véritables problèmes missionnaires dans la société française.

Le Conseil presbytéral a réfléchi aux formes possibles de participation de prêtres à de tels milieux de vie. Il a spécialement étudié les **CONDITIONS DE COHERENCE** entre les situations professionnelles et la responsabilité sacerdotale.

Cette élaboration se fait à partir des expériences et des recherches des prêtres : celles qui ont été menées en équipe et entre équipes avec les 260 membres de la Mission de France qui ont actuellement des activités professionnelles, en France et dans le Tiers Monde, en priorité dans la classe ouvrière, et aussi dans les zones rurales ou dans des secteurs caractérisés (scientifique, technique, maritime, hospitalier, hôtelier, etc.).

D'autre part, un **BILAN** est entrepris par les prêtres et les équipes sur leurs situations et leurs ministères. Une appréciation d'ensemble pourra ainsi être faite sur les implantations actuelles.

Le Conseil presbytéral cherche ainsi à dégager les **CRITERES** et les **CONDITIONS** des choix collectifs qui seront faits cette année dans une Assemblée générale extraordinaire.

En outre des contacts sont pris avec les **EVEQUES** soit dans les diocèses, soit dans le cadre des régions apostoliques, en vue de discerner les besoins missionnaires les plus importants et de connaître les projets qui impliqueraient la participation de prêtres interdiocésains.

Nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur cette question de la révision des implantations dans un prochain numéro de la **LETTRE AUX COMMUNAUTES**.

Le Conseil presbytéral a également examiné la **SITUATION DE LA MISSION DE FRANCE** dans le contexte actuel des revendications et des contestations dans l'Eglise.

Les questions soulevées à propos du **STATUT SOCIAL DES PRETRES** sont loin d'être résolues dans la vie de l'Eglise (1). Il est essentiel que les prêtres puissent poser des actes et pren-

Carnet de la Mission

dro des engagements dans ce domaine. Certains moyens sont nécessaires, tels la vie d'équipe, pour dépasser les initiatives individuelles et expérimenter le rapport qu'il y a entre ce statut social et la mission de l'Eglise.

Le Conseil presbytéral s'est interrogé à propos de l'application des décisions prises par l'ASSEMBLEE PLENIERE DE L'EPISCOPAT, à Lourdes, au sujet de la Mission de France. Il s'est inquiété des difficultés rencontrées à ce sujet et a souligné, une nouvelle fois, l'urgence d'une articulation claire et définie avec les organismes nationaux qui ont des fonctions complémentaires, en particulier la Mission Ouvrière.

Ces problèmes doivent trouver une solution réelle et rapide. Nous ne pouvons nous perdre en préalables et négliger la priorité que nous devons continuer de donner à nos engagements de prêtres dans divers milieux. Nous devons avancer et accroître nos solidarités avec des EQUIPES DE PRETRES DIOCESAINS qui participent au même effort missionnaire. Avec ces prêtres engagés comme nous dans « l'association entre des diocèses et avec la Mission de France », nous aurons à mettre au point ensemble les confrontations nécessaires à un effort collectif qui nous dépasse.

Le Conseil presbytéral reprendra ces diverses questions et poursuivra sa recherche les 12 et 13 avril 1969, à Fontenay.

(1) Cf. la note « A propos du statut social des prêtres d'aujourd'hui », publiée dans ce numéro, page 5.

Le père de Marcel NAUDIN, celui de Jean ROUX et la mère de Pierre JUDET sont décédés. Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Ouvrages reçus

- | | |
|--|--|
| Camilo Torres, le curé-guérillero | <i>German GUZMAN-CAMPOS</i>
Paris, Casterman, 1968, 320 p. |
| Ile Maurice (régulation des naissances
et action familiale) | <i>Docteurs François et Michèle GUY</i>
Lyon, X. Mappus, 1968, 342 p. |
| Les religieux en question | <i>Clovis LUGON</i>
Paris, Cerf, 1968, 228 p. |
| L'Amérique Latine à l'heure de
l'enfantement | <i>René LAURENTIN</i>
Paris, Seuil, 1969, 280 p. |
| Tête dure | <i>Marc ORAISON</i>
Paris, Seuil, 1969, 222 p. |
| Les mots de la Bible | <i>A. M. COCAGNAC</i> |
| Pour comprendre mon baptême | > |
| Pierre, pêcheur du Christ | > |
| L'Esprit de Pentecôte | > |
| | Paris, Cerf, 1968 |

Numéros disponibles

Nous consulter pour les numéros antérieurs à 1967.

1967 - n° 2 : Une embauche qui a changé ma vie — Non dans la chair, mais dans l'esprit (R. Salaün).

n° 3 : Demain, quelle paroisse ? (R. Crespin).

n° 5 : « Cheminement de la Mission de France » (J.-F. Six) — Connaitre le monde ouvrier (M. David).

1968 - n° 8 : Trois prêtres font le point. — Le phénomène de la déchristianisation [1] (R. Salaün).

n° 9 : Les événements (mai 1968) — Le phénomène de la déchristianisation [2] (R. Salaün, J. Rémond).

n° 10 : Prêtres dans la vie ouvrière (M.B. et J. Deries) — Catéchisme, sacrements, évangélisation (J. Rémond).

n° 11 : L'Eglise chez nous. — Valeurs et foi chrétienne (P. Deladœuille).

n° 12 : Le Forum de Lyon (N. Guillot). — Rapport du Comité épiscopal de la Mission de France.

Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F). — R. Salaün — Évangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F). — J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50). — M. Massard — Foi et religion (7/1968) (1 F 50).

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés
Prélature
B.P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
o.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle